

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY.

| | | |
|----------------------------------|---|-----|
| JOSEE SEKALY | Heures Syriennes | 309 |
| GASTON WIET | Les crises de l'Islam primitif et l'œuvre iranienne de re- dressement | 316 |
| ARSENE YERGATH | Poèmes | 347 |
| ARMAND HOOG | III. — Trois esquisses de l'a- mour insatisfait | 349 |
| NELLY VAUCHER-ZANANIRI | Le mystère d'Ein-El-Sahra (nouvelle) | 361 |
| TEWFIK EL HAKIM | IV. — Journal d'un substitut de campagne | 376 |

— L'AIR DU MOIS —

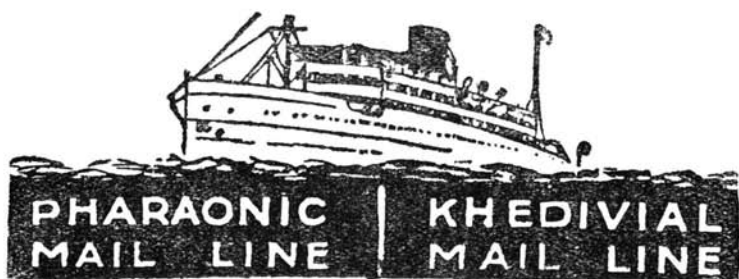
La quatrième dimension par Marie Cavadia.

— NOTES ET CRITIQUES —

Le cinquantenaire de Barbey d'Aureville : Georges Dumani.

— « La Maison des Images » d'Arsène Yergath : G. D. —

Les nouvelles acquisitions du Musée d'Art Moderne
du Caire : Rolande Najar.



SERVICES RAPIDES ET REGULIERS
ENTRE
ALEXANDRIE ET L'EUROPE

DEPARTS D'ALEXANDRIE
TOUS LES MERCREDIS A MIDI POUR
MALTE - GENES - MARSEILLE

Autres services réguliers pour
CHYPRE - LA PALESTINE - SYRIE - MER ROUGE

Pour tous renseignements, s'adresser à :

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul et 7 rue Adib, Téléphone 21423.

LE CAIRE : 61,, rue Ibrahim Pacha, Téléphone 46322 (2 lignes).

SUEZ : rue El Bosta El Khedivieh, Téléphone 50.

PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd., Téléphone 333.

ainsi qu'à tous les bureaux de **THOS. COOK & SON, AMERICAN**

EXPRESS Co. Inc., et aux principales Agences de Voyage.

BANQUE BELGE ET INTERNATIONALE EN EGYPTE

Société Anonyme Egyptienne

AUTORISEE PAR DECRET ROYAL DU 30 JANVIER 1929

Capital souscrit . . . L.E. 1.000.000

Capital versé. . . . „ 500.000

Réserves au 30 Juin 1937 : L.E. 33578

*La Banque Belge et internationale en
Egypte délivre des livrets de Caisse
d'Épargne nominatifs ou au porteur*

S'adresser au CAIRE

45, Rue Kasr-El-Nil

à ALEXANDRIE

10, Rue de Stamboul

Visiter l'Égypte

*...c'est remonter aux sources
de la première civilisation
humaine.*



*...c'est retrouver dans un
monde rajeuni, un passé
toujours vivant.*



*...c'est admirer les vestiges
d'un art éternel dans le plus
beau des cadres.*

La Revue du Caire

HEURES SYRIENNES

VISION

Le divin silence dans le crépuscule fugitif, à peine existant.

Les monts, la vallée, les arbres et les fleurs sont recueillis comme les fidèles dans une cathédrale. Mais de ce saint édifice on ne voit pas les murs et, dans son immensité, un cierge seulement brûle : Vénus, qui tremble comme un cœur amoureux et timide et comme une fleur sous le zéphyr.

Le Djebel Barouk, majestueux, hautain, dresse vers le ciel pâlement bleu ses onduleuses cimes pâlement roses. Ses dépressions et ses crevasses s'emplissent d'ombre aux tons de cinéraires ; une fumée d'encens baigne ses flancs.

Puvis de Chavannes et Flandrin auraient aimé ce paysage. Il est d'une simplicité suave : le ciel n'a qu'une

étoile, la montagne se fond peu à peu dans le soir. Le sol, sable et cailloux, est blond cendré.

Sur le chemin, un groupe s'avance. Un homme à barbe noire, en vêtements sombres, tient par la bride un petit âne qui berce, de sa marche lente, une femme drapée dans ses voiles blancs.

Leur approche émaille le silence de sons clairs.

La femme ne laisse voir que ses yeux, des yeux très noirs, adorablement doux, des yeux immenses dans l'immensité du ciel. Elle tient dans les plis de sa robe un petit enfant ensommeillé dont on n'aperçoit que la joue ronde et brune

L'homme, pieds nus, s'appuie sur un bâton. Des cordeles entourent sa *keffiyé* et retombent sur ses épaules. Son *abaya* a une couleur de bure ; grave, songeur et mystérieux, il guide le petit âne blanc orné de pompons rouges.

N'est-ce pas Marie, Joseph et Jésus qui fuient la colère d'Hérode ?

Dans le grand enveloppement blond, le petit groupe s'avance.

Paix divine du crépuscule expirant. Où vont ces personnages bibliques ? A quoi rêve l'enfant brun bercé au trot de l'âne ? Pressent-il son calvaire ?

L'étoile, plus brillante, vogue au-dessus du front de la Madone dont la grâce tendre et pure émeut le paysage

Et plus que l'étoile, elle resplendit, cette femme inconnue si chaste dans ses voiles blancs qui ne laissent voir que ses yeux, ses yeux si doux dans la douceur du soir

NUIT...

La nuit est à peine sombre, bleue au-dessus de ma tête, verte à l'horizon.

Dans cette rue étroite et animée, les terrasses, les balcons s'avancent au point de ne laisser passer qu'une mince bande de ciel. On dirait l'image renversée d'un ruisseau coulant dans un ravin encaissé, filet d'eau prodigieux qui roule des pépites d'or.

Voici un quartier tranquille, dédale de rues zigza-

gantes, mal pavées. Les murs sont blancs sous la lune. Une ombre violette s'étend, gardienne fidèle, rêve immobile, au seuil des portes. Le minaret d'une petite mosquée se dresse brusquement au-dessus des maisons, bâton de craie bien taillé. Clarté, sérénité ; le silence est une musique.

Au croisement de plusieurs ruelles, un petit âne heurte mon dos. Que fait son maître dont les babouches, oscillant sur ses flancs, rythment sa marche lente ? Il dort ou il est perdu dans la contemplation de la nuit.

Les sons d'une *derbaké* parviennent d'une maison aux persiennes closes.

Je descends une rue en escalier tournant. Les marches sont espacées, inégales ; on glisse sur les galets ronds.

Qu'est-ce donc que ces paquets d'étoffes dans le renforcement des murs ? Des mendiants se sont enfouis dans l'obscurité, leur vrai domaine, leur plus sûr refuge. Comme ils peuvent se faire petits ! Ils ne pensent plus à leur misère dans cette nuit merveilleuse : ils rêvent comme l'ânier de tout à l'heure, comme l'ombre silencieuse tapie au pied des portes.

Parfois, une douce plainte s'échappe des lèvres d'un de ces malheureux ; elle semble venir de très loin, du fond des âges, et contenir toute la détresse humaine.



Sur les hauteurs de Saint-Nicolas... La lune se mire dans chaque feuille d'arbre ; les jasmins et les *maddafs* enivrent. Etourdi, ébloui, on perd peu à peu la notion du réel.

Des jardins, encore des jardins... Des haies de nopals menaçants dessinent sur le sol des silhouettes hallucinantes. Les bananiers paraissent des éventails. Les lilas de Perse versent des larmes mauves et les têtes des fiers dattiers semblent des « bouquets » de feux d'artifice suspendus dans le firmament

Partout l'eau chuchote dans les vasques. Des taches de lune, sur les bassins, sont des fleurs de nénuphars.

Et dans les colonnes de cristal, qui retombent en pluie d'argent, on croit voir s'élancer le corps frais d'une nymphe, prisonnier des eaux.

BASSARA...

Une Bédouine passait sur la route en chantonnant :
— *Bassara, bassara, borragé...*

Nous l'appelâmes et elle entra dans le jardin. Elle était jeune, assez jolie. Son visage triangulaire, couleur de pot de grès, s'ornait de nombreux tatouages. Sa lèvre inférieure était peinte en bleu. Des bracelets de verre, des cordelettes entouraient ses poignets.

Elle portait sur son dos un paquet de vieilles étoffes et, en entrant, elle le jeta près de la grille. Puis, elle s'accroupit sur le gravier. O surprise, le tas de loques commença à remuer. Quel étrange animal, l'inspirant peut-être dans ses incantations et ses sortilèges, y avait-elle enveloppé ? Une petite main apparut, un bébé tout nu sortit avec peine et se mit à marcher à quatre pattes.

La Bédouine avait retiré des coquillages d'un grand mouchoir noir. Elle réclama un quart de livre syrienne sur lequel elle les plaça. Puis elle demanda à la jeune fille de penser fortement à un objet précis. Elle marmotta des formules magiques, retourna plusieurs fois les épaves de la mer de ses doigts bruns teints de *henné*.

— *Bassara, borragé, betchouf el-bakht...*

Elle médita, puis déclara :

« Tu seras forte avec le secours d'Allah, ta maison sera la maison du bonheur... »

Ensuite, elle demanda s'il ne restait pas de la soupe pour son petit et si on ne pouvait pas lui donner du pain et des olives. Afin de couper court à ses revendications, la jeune fille lui tendit une demi-livre syrienne. Alors, elle se redressa d'un brusque coup de reins et leva les yeux, les bras au ciel en invoquant Allah pour qu'il la comble de ses bienfaits.

Puis, rapidement, d'un geste sauvage, elle rattrapa son petit et empoigna le vieux sac dans lequel elle le remplaça. Jetant sa charge sur son épaule, elle s'éloigna après avoir murmuré : « *Saida, ia sit. Rabona yikhaliki* ».

Nous ne l'entendîmes plus fredonner de nouveau : *Bassara, borragé...* Il était tard et elle avait peut-être une grande distance à franchir avant de rejoindre le camp où ses sœurs l'attendaient en préparant les galettes de maïs, près de la tente au toit de pagode.

A cette heure, les chameaux erraient sans doute, libres et débâtés, dans la prairie, pendant que les sons d'une *rababa* montaient en volutes mélancoliques vers le ciel smaragdin.

LE PRINTEMPS A BEYROUTH

Les longues journées pluvieuses où le soleil risque un œil timide entre les arches versicolores du ciel, les journées grises où le bruit des cataractes poursuit, dans les maisons, les habitants moroses, ont heureusement pris fin.

Hier, c'était l'hiver. Aujourd'hui, le printemps, le sourire aux lèvres, frappe à la porte de l'été.

Sur les hauteurs de Saint-Nicolas, les rues sont des fleuves de parfums ; celle-ci, qui est en pente, ressemble à une palette.

On entend partout des chansons et des rires.

Là-bas, dominant tout de son éclatante violence, la mer. Des bouquets de verdure cachent à demi le Liban qui, dans l'irradiation de midi, n'est qu'une légère mouseline rose.

J'ai devant moi un chef-d'œuvre de l'école impressionniste. Cette villa mauve, toute proche, a été découpée dans la brume vespérale ; cette autre a été peinte avec des framboises écrasées. Celle-ci, jaune pâle avec des volets verts, ressemble à un gâteau de Gênes garni de pistaches.

Cette petite rue en escalier aurait tenté Vignal. Deux rampes de bougainvilliers et de jasmins l'accompagnent jusqu'au mur bleu de la mer. L'herbe fait une auréole aux pierres rondes. Sur les marches irrégulières, les ombres des branches finement s'allongent et forment une grille violette.

Une musulmane, tout en blanc à l'exception de son voile qui est noir, monte péniblement. Comme elle est seule, elle le relève, respire profondément l'exquise fraîcheur odorante, s'enivre du prodigieux éclat du jour.

Un petit âne solitaire, en toilette pimpante, a été attaché à un barreau de fer. Entre les pompons bleus qui ornent ses oreilles, la double ellipse de ses yeux se

rétrécit désespérément pour empêcher les mouches de pénétrer.

Le petit âne restera là des heures, peut-être même la journée, à lutter contre les bestioles pendant que son maître boira de l'*araki* chez un ami en dégustant ses délicieux *mézés*.

Un monde de fleurs, une fête de parfums ! Le jasmin triomphe. Ses buissons surgissent à chaque pas ; il s'accroche aux grilles, escalade les murs, s'enlace aux colonnes, recouvre les balcons. C'est une nuit verte où brillent des myriades d'étoiles blanches, qui poursuivent le passant de leur odeur pénétrante et voluptueuse

Les roses de Syrie, pâles au cœur doré, les soucis qui coiffent les tonnelles, les mufliers virginalemeut neigeux ou mélancoliquement mauves, les *maddafs* au vertigineux arôme, les pois de senteur multicolores se présentent fraternellement sous les orangers en fleurs, les lilas de Perse, les palmiers-dattiers, les filles du consul ou drapeaux et les chevreuilles que les troupeaux mordillent au passage.

Les *zembacs* ont un trop lourd calice d'amertume ; on dirait des cœurs succombant sous le poids de leurs peines

Il y a des rues calmes, toutes baignées d'ombre. Les maisons basses sont closes mystérieusement et les murs enserrant, de leurs bras anguleux, des jardins secrets qui laissent seulement apparaître la cime élancée d'un arbre. Quand une porte entr'ouverte fait connaître au promeneur l'intérieur de ces demeures silencieuses, une reposante et fraîche vision s'offre à lui. Dans un jardin verdoyant ou dans une sombre cour, un petit bassin a recueilli toute la clarté du ciel. Sur sa margelle, des pots de géraniums font un collier de fleurs sanglantes. Le jet d'eau est minuscule. Le bruit régulier des gouttes est comme le grignotement d'une horloge. Des colombes se mêlent aux taches de soleil.

Derrière une haie de verdure, on entend souvent le *derbaké*, l'*ouéd*, la *guzla*. Le dimanche, de chaque maison fuse la voix péjorative et nasillarde d'un phonographe.

Des jeunes filles vêtues de rose se promènent, ayant au cou, aux bras, des guirlandes de jasmins.

Le printemps fait aimer Beyrouth. Beyrouth fait adorer le printemps

LES CRIS

Dès l'aube, un léger frissonnement parcourt les rues. Quelques notes dispersées flottent dans l'air pur : lambeaux d'une chanson lointaine, cloches d'église, clochettes d'un âne en marche.

Tout dort encore et l'on entend déjà les lamentations des mendiants

Bientôt, la rumeur gonfle et s'étend comme un cours d'eau grossi par ses affluents. Les marchands descendent de la montagne avec leurs denrées.

Labâne !

Bassara, borragé...

Jibné !

Des voix plaintives : *Maskine*.

Al-Mekensé ! Voici le marchand de balais.

— Dis-moi, Nejib, pourquoi ajoutes-tu toujours ce « *ia* » volontaire ?

— Eh ! me répond le petit d'un air malin, c'est que je vends plus quand je dis « *ia* ».

Les cris se mêlent, se croisent, se heurtent comme les insectes innombrables qui dansent dans une trame lumineuse.

Pres de moi, dans le languissant feuillage d'un lilas de Perse, un invisible oiseau chante éperdûment.

Dans les concerts où le soleil est le chef d'orchestre, il y a toujours un petit oiseau qui fait le premier violon.

JOSEE SEKALY.

LES CRISES DE L'ISLAM PRIMITIF ET L'ŒUVRE IRANIENNE DE REDRESSEMENT

« Sans justice et sans équité, un
gouvernement n'a ni lustre ni éclat »
(NIZAM EL-MOULK, Siasset-Nameh).

En l'année 1091, le sultan seldjoukide Malik-Shah adressait aux principaux personnages de l'Etat le message suivant :

« Faites de la constitution de mon gouvernement l'objet de vos réflexions ; voyez ce qui, sans être bon, a été, sous mon règne, adopté comme règle, soit à ma cour, soit dans l'administration, soit dans mes audiences ou dans les réunions auxquelles j'assiste. Révélez-moi ce qui m'a été caché, faites-moi connaître les règles qui ont été observées par les souverains mes prédécesseurs et négligées par moi. Mettez également par écrit tout ce qui, parmi les lois et les usages des princes des temps passés, peut être introduit dans le gouvernement et l'empire des Seldjoukides ; soumettez votre travail à mon appréciation, afin que j'en fasse l'objet de mes méditations et que j'ordonne que, désormais, les affaires religieuses et temporelles soient traitées selon les lois qui les régissent, qu'elles reçoivent une solution équitable et que tout ce qui n'est pas bon soit écarté ».

Au moment où le souverain lançait cette invitation, l'empire seldjoukide se trouvait à son apogée de puissance militaire et d'expansion territoriale : il était logique qu'un monarque intelligent songeât à faire codifier des règles susceptibles de maintenir son autorité. Il y avait un siècle environ qu'un prince turc de l'Asie centrale, un certain Seldjouk, avait établi ses hordes en Transoxiane, pour s'installer ensuite dans le Khorassan (1038). Douze ans plus tard, la nouvelle dynastie utilisait Ispahan comme capitale et, dès lors, en face du califat fatimide du Caire, qui exerçait son active propagande jusqu'à Bagdad, les Seldjoukides se préoccupent de créer dans le monde musulman le culte de la volonté et de l'organisation. Trois étapes marquent cet effort : en 1058, les Seldjoukides deviennent les protecteurs du calife abbasside ; en 1071, la bataille de Malazgerd entraîne le déclin de la domination byzantine en Anatolie et provoque en partie la chute de la dynastie macédonienne ; en 1078, les Seldjoukides pénètrent à Damas.

Si nous nous retournons du côté de l'Occident, nous mesurons toute l'importance de la date de 1091 : le concile de Clermont se réunit en 1095 et Godefroy de Bouillon entre à Jérusalem le 15 Juillet 1099.

Pour comprendre pleinement le rétablissement opéré par cette dynastie turque, un court historique des événements antérieurs de l'islam est nécessaire : il permettra de présenter les diverses tendances qui s'affrontèrent et se combattirent, au risque de faire disparaître l'islam, ou tout au moins de le confiner dans la péninsule arabe.



Mahomet ne prévint pas sa succession et ce fait, voulu ou non, aura des conséquences incalculables. Les prérogatives du Prophète étaient multiples, mais la continuité de sa charge de chef d'Etat devait être envisagée. Vingt années de prédication ne pouvaient pas suffire à inculquer aux Arabes de la péninsule une forte discipline. On n'encadre pas aussi facilement des Bédouins. Un des beaux-pères de Mahomet, Abou Bekr, se fit reconnaître comme chef de la communauté musulmane, mais ce fut pour constater avec stupeur que l'édifice allait s'effondrer. Parmi les Bédouins, l'apostasie fut presque géné-

rale et il en resulta une horrible guerre civile. Les musulmans obtinrent la victoire, non sans peine.

Abou Bekr mourut dans son lit, après un règne de deux ans (634). Le calife suivant, Omar, doué d'un tempérament énergique, se consacra à l'œuvre de l'expansion de l'islam en Syrie, en Iran et en Egypte. Il est assassiné par un esclave persan (644) et remplacé par un Omeyyade, Othman. C'était la revanche du parti mecquois sur Médine et elle se produisit à un instant où les armées conquérantes se reposaient, absorbées par l'immense tâche d'organisation des nouvelles provinces. La tradition veut qu'Othman se soit surtout préoccupé d'offrir des sinécures aux membres de sa famille. Toujours est-il que le mécontentement ne fit que s'accroître et que le calife fut assassiné.

Ce fut le début d'une crise particulièrement pénible, qui eut sa répercussion sur le problème religieux. Le gendre et cousin de Mahomet, Ali, devait le remplacer : ces quatre premiers califes, choisis en dehors de toute hérédité, portent dans l'histoire le nom de « légitimes ».

On n'ignore pas que derrière Ali se groupera toute une partie du monde musulman, les Chiites, les « partisans » ; ceux-ci, au rebours des données historiques, estimeront que ses trois prédécesseurs sont des usurpateurs. La personnalité d'Ali est très délicate à étudier et l'on en est presque réduit à des conjectures pour définir son caractère et son rôle. Ali n'avait pas caché ses sympathies en faveur de ceux qui critiquaient Othman, bien que son honnêteté foncière l'ait poussé à envoyer ses deux fils défendre au dernier moment la personne du calife. Il crut alors devoir accepter le califat et c'est sur lui que les haines vont s'accumuler : tout le drame alide tient donc dans le meurtre d'Othman, de même que le drame essentiel de l'islam aura son point de départ au règne d'Ali. L'hostilité omeyyade, représentée par Moawia, alors préfet de Syrie, et futur calife, n'est d'ailleurs pas isolée et il est douloureux d'envisager que le calife Ali dut combattre d'autres dissidents.

Cette période, avec tous les conflits funestes qu'elle a vu se développer, est donc capitale pour l'histoire de l'islam. Elle voit surgir un problème de races et, comme Ali enrôle des Iraniens et que les Syriens soutiennent Moawia, ce sont, pour l'avenir de la monarchie musul-

mane, les tendances de l'ancienne Perse et de Byzance qui s'affrontent : nous y reviendrons.

Vis-à-vis de l'évolution historique des événements, l'école traditionnelle, le sunnisme, trouvera que tout s'est passé suivant l'ordre de Dieu et consacrera, sans commentaires trop malveillants, la série des quatre califes dit légitimes. Les tenants d'Ali, les Chiites, se rattacheront aussi à l'ordre de Dieu, mais avec un culte pour l'église souffrante : Ali était prédestiné au martyre, et sa descendance, toujours frustrée, bénéficiera des alarmes de ses fidèles.

Ce qui nous intéresse particulièrement pour cette étude, c'est que des hommes osèrent s'élever au-dessus de la mêlée. Ces rebelles, qu'on nomme les Kharidjites, « ceux qui sont sortis », repoussèrent tout et tout le monde : ce fut donc, au début, plutôt une coalition de fait qu'un véritable parti doctrinaire. Certes, il y eut une thèse kharidjite que les intellectuels surent prêcher, bien que la doctrine soit outrancière et peu constructive : n'importe qui pouvait assumer le califat, quitte à en être privé s'il n'en était plus digne. Ce principe pouvait se rattacher à l'ancienne conception arabe du commandement de la tribu. Le point de vue nouveau, c'est que l'islam avait créé une aristocratie arabe, et les convertis récents, qui étaient probablement en majorité dans cette formation, surent faire prévaloir une conclusion logique, à savoir l'égalité des races. Quant aux Arabes mécontents, ils pouvaient à leur aise grossir les rangs des Kharidjites, dont le programme complexe aboutissait à une protestation contre la vengeance du meurtre d'Othman, contre tout arrangement entre Ali et Moawia, et finalement contre la légitimité du califat de l'un comme de l'autre. Les Kharidjites furent vaincus et disparurent de la scène politique en Asie, mais des principautés Kharidjites s'installèrent en Afrique du Nord, en dissidence avec le califat.

Evidemment ces luttes ont des tendances religieuses, mais il ne faut pas s'y méprendre, ce sont déjà de véritables soulèvements ethniques ou sociaux et, à l'occident du bassin de la Méditerranée, ce sont des tentatives de sécession. Pour en mesurer les oscillations, il est nécessaire d'embrasser d'un rapide coup d'œil les premières conquêtes des Arabes,

Leur élan s'accomplit en deux périodes, séparées par un temps d'arrêt, motivé précisément par les luttes intestines auxquelles nous venons de faire allusion.

Le combat du Yarmouk (636) amena la soumission de la Palestine et de la Syrie, à la suite de quoi l'Égypte fut envahie et conquise (642). L'Iran fut réduit après deux grandes batailles, celle de Kadisia (637) et celle de Nihavend (642). L'armée d'Égypte s'était assuré la possession de la Tripolitaine, mais ce n'est qu'en 670 que la Tunisie fut annexée et pourvue d'une capitale musulmane, Cairouan. Les Arabes n'avaient pu faire mieux, la résistance berbère étant des plus tenaces. C'est en 692 que la campagne fut reprise, mais on ne saurait dire que les résultats furent obtenus rapidement : toute la Berbérie est aux mains des musulmans en 710. L'année suivante, des troupes, en majorité berbères, franchissaient le détroit et l'on peut considérer que l'Espagne acceptait en 714 la domination des Arabes. Ceux-ci ne prétendaient pas s'arrêter : toutefois, les invasions en France, qui parvinrent jusqu'à hauteur de Bordeaux vers le sud-ouest, et, dans la région orientale, jusqu'en Bourgogne, conservèrent le caractère de razzias dévastatrices. Charles Martel y mit fin en 732 par la victoire de Poitiers.

Si nous constatons que la dynastie omeyyade de Damas, qui commence en 661 avec Moawia, se termine en l'année 750, nous voyons tout ce que l'islam doit à cette famille, qui a vraiment créé une royauté arabe. Cet empire fut immensément riche, grâce à un procédé fiscal qui ne devait pas vivre longtemps, mais qui poussait toujours à la conquête de nouveaux territoires, d'abord pour obtenir un butin immédiat, puis parce que les sujets non-musulmans des domaines annexés payaient à peu près seuls l'impôt, ou tout au moins avaient des obligations plus lourdes que les musulmans. Ainsi les convoitises se maintenaient, grâce à des recettes budgétaires sans cesse accrues.

L'empire musulman du Ier siècle de l'hégire, notre VIIe siècle, peut être appelé un empire arabe. Naturellement, il faut donner à ce qualificatif un sens large et écarter d'une façon absolue l'idée de nomadisme. Cette souveraineté arabe est menée à la plus haute splendeur par des hommes de tout premier ordre, les califes omey-

yades de Damas. Pendant un siècle, ils surent tenir tête à mille difficultés d'ordre intérieur et, nous ne rappelons ici que les principales, celles qui vont servir à comprendre l'orientation de leurs conceptions, en laissant de côté le terrible antagonisme entre Arabes du Nord et Arabes du Sud, tragédie intime de famille. Il leur fallut lutter contre les tenants du legitimisme alide et contre les révolutionnaires Kharidjites et, au passage, contre un tiers parti groupant toute une série de mécontents, à la tête desquels se trouva un homme qui voulut ramener le califat en Arabie. Soixante ans après l'hégire, les successeurs de Mahomet devaient, sans craindre un scandale, conquérir Médine et la Mecque les armes à la main.



Le VIIe siècle représente donc une des épopées les plus grandioses de l'histoire de l'humanité : à aucun moment peut-être on ne rencontre une expansion territoriale aussi fantastique, puisque les cavaliers arabes se trouvent en même temps non loin des bords de la Leire et sur les rives de l'Oxus et de l'Indus. Cette ruée s'accompagne d'une prédication religieuse qui, dans l'ensemble, donne des résultats extraordinaires.

Mais la réussite prodigieuse de l'islamisation va faire croquer le colosse : les nouveaux convertis n'auront pas perdu pour cela le souvenir de leur race ni les traditions de leur petite patrie. Déjà, à travers cet internationalisme à base coranique, donc arabe, on perçoit, sous les Omeyyades même, les diversités ethniques qui s'apprentent à rompre l'unité islamique.

Il est de toute évidence que les vieilles discordes ne pouvaient pas disparaître du jour au lendemain. Le royaume perse et l'empire byzantin s'épuisaient depuis de longues années dans une guerre à peu près stérile, procurant périodiquement des succès militaires pour chaque nation, mais n'amenant jamais une victoire décisive. Ce grand duel des Iraniens et des Byzantins, lesquels avaient entraîné dans leur lutte les Arabes Lakhmides et Ghassanides, devait se ranimer le jour où les Syriens allaient, avec les Omeyyades, prendre la direction du royaume. Tous les prétextes furent bons aux Mésopota-

miens et aux Iraniens pour susciter des difficultés à la dynastie syrienne.

Déjà le calife Ali avait trouvé son point d'appui en Mésopotamie. Son armée comptait un nombre respectable de soldats iraniens, et, toutes proportions gardées, la bataille de Siffin pourrait être considérée comme le chaînon d'un conflit qui commence avec Cyrus et Crésus, pour se terminer, non loin du champ de bataille d'Arbèles, avec le combat du Grand Zab en 750. C'est déjà l'opinion d'un historien arabe qui, négligeant les protagonistes, Ali et Moawia, voit dans Siffin un duel entre Irakiens et Syriens.

Ainsi les Persans avaient adopté Ali et cette attitude correspondait à leurs traditions : c'est à eux qu'on doit la doctrine du parti légitimiste, comportant, au rebours de l'individualisme bédouin, le vieux principe de la royauté de droit divin, dévolue par une juste héritage. En vérité, le champion des Abbassides, en Iran, avait eu la tâche facile : il ne leva pas le masque au premier abord, se bornant à prêcher pour la famille de Mahomet. A Merv, d'où partait sa propagande, avait été tué l'infortuné Yezdéguerd, le dernier souverain national. Ce mouvement flattait certains éléments de l'Iran, qui souffraient du caractère démocratique de l'esprit musulman. Or l'excès de cette démocratisation venait d'alimenter un mouvement anarchique d'opposition systématique, le kharidjisme, né, lui aussi, en Mésopotamie.



La Syrie et les Omeyyades furent vaincus et une complication nouvelle surgissait : le transfert de la capitale de Damas à Bagdad vouait la centralisation de l'empire à un échec complet, en tout cas en Occident et c'est de ce côté, en effet, que se présentèrent les premières dissidences.

L'Espagne avait accueilli un rejeton de la famille omeyyade, qui, las d'errer en Afrique du Nord à la recherche d'une principauté à fonder, pénétrait dans la péninsule ibérique en septembre 755, grâce à l'appui de contingents yéménites établis sur place. Maîtrisant avec beaucoup de souplesse les éléments arabes et les colonies berbères, cet Omeyyade s'imposa à tous et créa l'émirat

de Cordoue. Gardant une allégeance purement platonique au califat, il est, en fait, indépendant de Bagdad qui, vu l'éloignement, s'en désintéresse complètement. Le déplacement du centre de gravité du califat, sans compter son iranisation, marque momentanément le déclin d'une politique méditerranéenne commune : les regards abbassides sont plutôt tournés vers l'Orient. Les révoltes qui surgiront dans la deuxième moitié du IX^e siècle, tant en Mésopotamie qu'en Iran, réussiront trop bien à inquiéter le gouvernement : il est donc permis de supposer que leur propagande venait de loin.

En pays berbère, nous assistons assez rapidement à une résistance nationale très caractéristique. Sans doute, les Berbères s'étaient convertis à l'islam, et plus vite que les Coptes par exemple, mais leurs révoltes, provoquées le plus souvent par la morgue des guerriers arabes, revêtent une allure très personnelle. Ce sont, au fond, de véritables luttes d'indépendance, mais en apparence, les Berbères se soulèvent pour défendre leurs convictions kharidjites. Entre autres idées, le Kharidjisme se recommandait d'un puritanisme austère, qui ne manquait pas de séduire les populations berbères : ignorant le luxe le plus élémentaire, elles étaient heureuses de voir leur vie frugale érigée en principe rigoureux. Les historiens musulmans n'ont aperçu que le côté religieux des soulèvements sans en soupçonner la tendance autonomiste.

Du point de vue de l'empire, la Berbérie allait imiter l'Espagne, mais sa dissidence de fait était plus ancienne, parce que depuis longtemps elle était en ébullition grâce aux prédications kharidjites. C'est donc en anti-califes que se posent les fondateurs de deux petites dynasties. Abd el-Rahman ibn Roustem, d'origine iranienne, s'installe à Tahert, et les Midrarides du Tafilelt auront la même attitude. La troisième principauté maghrébine est alide. Pour les Berbères, c'était encore un drapeau d'opposition : les Idrissides créèrent le royaume de Fès.

Bagdad renonça à ces territoires : la répression des hérésies et des schismes de la Berbérie coûtait trop cher. Toutefois, il pouvait être dangereux de s'en désintéresser absolument et c'est alors que Haroun el-Rachid fut heureux d'accepter une solution qui permettait d'établir une sorte d'Etat-tampon à la limite occidentale de son empire. La combinaison consista à assurer le gouvernement

héréditaire de la Tunisie actuelle à une famille qui avait su s'imposer sur place, et c'est ainsi que naquit la dynastie aghlabide.

En somme, l'Occident allait voir une vie indépendante du califat. Par contre l'Orient musulman restait encore assez centralisé.



Ainsi, la révolution qui substitua la dynastie abbaside à la famille des Omeyyades revêt une importance considérable : les conséquences en furent multiples et l'aspect de la communauté musulmane en fut bouleversé. La culture iranienne remplace désormais l'influence byzantine.

Les califes omeyyades ne se sont jamais départis de leur puissance absolue et universelle : bien entendu, chacun d'eux se choisit un entourage d'hommes d'intelligence et de sain jugement. Ces collaborateurs étaient de simples fonctionnaires, au sommet de la hiérarchie sans doute, mais leur titre de « secrétaire » montre que le calife, après avoir épuisé toute la documentation, prétendait être obéi. Quand les Abbassides commencèrent à régner, la situation changea : on voit apparaître un rouage nouveau, le vizirat. Le titre de « vizir », d'origine iranienne, comme un certain nombre d'institutions abbasides, fut dévolu au fonctionnaire responsable vis-à-vis du calife de la bonne marche de tous les services. Au début, rien ne semble donc modifié et, entre les deux régimes, il ne paraît y avoir qu'une nuance insignifiante de titulature.

Rapidement le vizir devint un personnage considérable : quel que soit le caractère un peu sacré du calife, le premier ministre pouvait s'enorgueillir d'avoir été choisi pour ses mérites et il ne manquait pas de s'en prévaloir auprès du souverain même qui avait recours à ses services. Bientôt il y eut une « dynastie » de vizirs, la famille des Barmékides conservant le monopole de fait de fournir à l'Etat ses premiers ministres.

Nous voyons donc éclore la conception du pouvoir temporel sous la forme d'un auxiliaire administratif du calife, tandis que celui-ci passe peu à peu du rang de chef actif de tous les croyants à celui d'un pontife su-

prême : il s'achemine insensiblement à la position d'un monarque de droit divin. C'est encore une vieille idée iranienne : qu'on veuille bien se rappeler ici l'évolution des conceptions d'Alexandre le Grand après son passage en Perse.

La nature de l'armée va également changer et nous voyons l'introduction, au service du califat, d'une milice de mercenaires turcs. Ces pretoriens se montrent insupportables : on les voit faire et défaire les califes à leur guise, sans même respecter leur personne. « Les officiers turcs de la garde des califes, écrit Ibn Khaldoun, s'étant emparés du siège de l'empire, administraient le royaume pour leur propre avantage, donnaient des ordres aux grands fonctionnaires du califat, aux fermiers des impôts. C'est ce qu'un poète de cette époque, raillant deux officiers turcs, a exprimé par ces vers :

*Un calife en cage,
Entre Wassif et Bogha,
Répétant ce qu'ils lui disent,
Ainsi que fait un perroquet ».*

Mais leurs chefs seront hors de pair pour comprendre et mettre en pratique l'ambition temporelle. L'empire musulman d'Orient se disloquera aussi en une série de principautés, dont les seigneurs tiendront leur puissance d'un prétendu geste califien, tandis que le calife, reclus dans sa capitale, n'en sera qu'à peine le souverain territorial.

L'utilisation des Turcs, à partir du IX^e siècle, va creuser de plus en plus un fossé entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel et fausser, en un sens, les données de l'islam primitif, les fausser à un point tel qu'au XX^e siècle la notion du califat sera parfois aussi incomprise en Orient qu'en Occident. Ces Turcs ont la prétention de gouverner et, petit à petit, le font savoir au monde musulman. Ils ne détruisent rien, ils superposent une autorité, la leur, aux rouages existants. Ils conservent calife et vizir, l'un et l'autre devenant leurs esclaves, et ils les brisent impitoyablement quand ils rencontrent quelque résistance. C'est à eux que l'on doit le titre de sultan, qui va fleurir jusqu'à nos jours.

L'universalité islamique est donc divisée en deux ten-

dances bien nettes : à l'ouest, ce sont des princes qui se placent sur le terrain religieux et se posent en anti-califes ; à l'est, ce sont des feudataires qui acceptent la fiction califienne sunnite, mais restent jaloux de leur indépendance temporelle. Ces dynastes seront iraniens, avec un balancement de gueux ou d'aristocrates, Tahirides, Saffarides, Samanides, Bouyides, ou Turcs, Ghaznévides, Seldjoukides. Les territoires seront variables, la puissance plus ou moins éphémère ; ce qu'il importe d'en retenir, c'est que partout les méthodes de gouvernement seront iraniennes.

Contre ces princes-dictateurs, appuyés sur une aristocratie militaire ou terrienne, ou même sur des bandes de brigands, nous allons voir se dresser des révoltes socialisantes.



Avant même la dislocation orientale, nous enregistrons un terrible mouvement spartakiste. Il s'agit de nègres originaires de la côte orientale d'Afrique, du Zanguebar, qui, sous la conduite d'un Persan, semèrent l'épouvante dans toute la région qui s'étend entre Bassorah et Bagdad. Cette contrée, extrêmement marécageuse, insalubre, était depuis longtemps cultivée par ces esclaves noirs que l'on se procurait à assez bon compte. Ces Zendjs, qui n'étaient pas commodes à tenir, avaient déjà fomenté des troubles à la fin du VII^e siècle : à cette époque ils avaient pu être matés. Les premiers Abbasides les utilisèrent comme soldats, appréciant probablement leurs instincts féroces.

C'est en 869 que se produisent les symptômes de cette grave révolte des Noirs qui allait ensanglanter et terroriser la Basse-Mésopotamie. Leur chef les disciplina de son mieux et se constitua une principauté : l'année suivante, il s'empare d'Obolla, d'Abbadan et d'Ahwaz, c'est-à-dire d'une région riche par son industrie sucrière et textile et surtout par son commerce avec l'Inde et la Chine. Les nègres ne songent nullement à se faire aimer des populations, qu'ils massacrent impitoyablement. Ils brûlent ce qui ne leur sert pas de butin : la ville d'Obolla, l'ancienne Apologos, construite en bois, fut en partie incendiée. En 871, ils réussissent à pénétrer dans

Bassorah, massacrent et pillent : cette vie de maraude avait particulièrement excité les Zendjs, qui venaient de quitter des occupations agricoles extrêmement pénibles. Les garnisons locales avaient en vain essayé de se défendre, elles avaient toujours été bouscoulées. Les troupes envoyées pour les combattre ne furent jamais assez victorieuses pour gagner du terrain ; elles ne purent empêcher la prise de Bassorah et éprouvèrent des pertes considérables. L'année suivante, le frère du calife et régent du royaume prit en mains le commandement d'un des deux corps d'armée envoyés contre les Noirs : les troupes étaient convoyées par une flotille de bateaux plats destinés à poursuivre les rebelles jusque dans leurs marécages. Ce fut une guerre d'embuscades où l'armée gouvernementale eut encore le dessous et, après des péripéties tragiques, elle dut battre en retraite, avec des pertes terribles autant du fait de l'ennemi que de l'insalubrité du climat. Cette malheureuse histoire traîna durant quinze ans : les Nègres finirent par être exterminés.

C'est dans la même région qu'éclata, vers 890, un autre mouvement insurrectionnel d'une envergure bien plus vaste et dangereuse. La page que consacrent Dozy, puis de Goeje, au communisme carmathe ne saurait être refaite. Relier dans un même faisceau les vaincus et les conquérants ; réunir dans une même société secrète, dans laquelle il y aurait plusieurs grades d'initiation, les libres penseurs, qui ne voyaient dans la religion qu'un frein pour le peuple, et les bigots de toutes les sectes : se servir des croyants pour faire régner les incrédules et des conquérants pour bouleverser l'empire qu'ils avaient fondé ; se former enfin un parti nombreux, compact bien rompu à l'obéissance, telle fut l'idée bizarre et audacieuse dont la réalisation se poursuivit avec un tact étonnant, une adresse incomparable et une profonde connaissance du cœur humain. Pour parvenir à ce but, on inventa un ensemble de moyens qu'on peut, à juste titre, qualifier de sataniques ; on se fondait sur tous les côtés faibles de l'homme, présentant la dévotion aux croyants, la liberté ou même la licence aux étourdis, la philosophie aux fanatiques et des merveilles à la masse. Ainsi, encore, on donnait aux Juifs un Messie, aux Chrétiens un Paraclet, aux Musulmans un Mahdi et enfin, une théologie philosophique aux partisans du

paganisme perse et syrien. Et on mit ce système en œuvre avec un calme et une résolution qui excitent notre étonnement et qui, si l'on pouvait oublier le but, mériteraient notre plus vive admiration. »

Au point de vue social, c'est un mouvement égalitaire et communiste, qui rajeunissait les thèses kharijites et les revendications nègres, et qui, en Iran, se rattachait aux doctrines de nivellement prêchées par Mazdek sous les Sassanides. Au point de vue politique, c'est la reprise de la prédication légitimiste en faveur des descendants d'Ali, ce qui ne sera d'ailleurs dévoilé que plus tard.

Voyons quelques aspects de la propagande. Si le prosélyte est Persan, nous confie-t-on, on reproche aux Persans leur basse soumission et leur avilissement ; on leur fait envisager les Arabes comme leurs ennemis, leurs oppresseurs, sous la tyrannie desquels ils gémissent. On lui enseigne encore que Dieu a en horreur les Arabes, parce qu'ils ont tué Hossein, fils d'Ali, que les sujets et les successeurs des Cosroès ont seuls pris parti pour les droits des descendants d'Ali au califat. Si le prosélyte est Arabe, on lui dit que les Persans se sont approprié les droits au califat et à la souveraineté qui appartenaient aux Arabes ; que les Arabes ne conservent de la souveraineté qu'un vain nom, tandis que tous les biens du monde auxquels les Arabes ont bien plus de droits sont entre les mains des Persans. Si le prosélyte est sunnite, on doit lui parler avec respect d'Abou Bekr et d'Omar, faire l'éloge de leurs mérites, ne pas épargner la critique à Ali et à ses enfants, et rapporter des circonstances de leur vie dignes de censure.

« C'est donc une catéchèse méthodique, écrit Massignon, adaptée à toutes les confessions, à toutes les races et à toutes les castes, fondée sur la raison, la tolérance et l'égalité, avec un rituel de compagnonnage, qui, favorisant l'essor du mouvement des corps de métier et des universités, a gagné l'Occident où il a fait éclore les compagnonnages et les franc-maçonneries européennes ». Le syncrétisme religieux qui lui servit de base fut, à coup sûr, l'œuvre d'esprits d'une profonde intelligence et d'une large culture. Sa remarquable organisation au moyen de comités superposés

à base initiatique, lui réserva une belle clientèle ; ce procédé permettait d'éliminer les incapables ou tout au moins de les maintenir à un rang subalterne. Mais les applications communistes de la doctrine groupèrent tous les mécontents. Le point grave pour l'État, c'est que les adeptes prêtaient serment de tenir secret tout ce qu'ils entendaient ; ils promettaient de ne rien révéler relativement à l'imam et à ses missionnaires. L'observation de cet engagement exigeait donc que les affiliés ne divulgassent en aucun cas les obligations auxquelles ils étaient tenus. On conçoit qu'avec un pareil système la secte carmathe ait été très dangereuse.

La mise en œuvre du complot en faveur de la famille de Mahomet, qui aboutit à l'avènement des Abbassides, se fit à l'aide de comités secrets, ce qui cadrait à merveille avec le sens hiérarchique de la société iranienne. De même, la propagande communiste des Carmathes s'est faite au moyen de comités secrets. Il y a là un procédé d'imitation que nous retrouvons à l'époque contemporaine : on pense aux saluts à main ouverte ou à poing fermé, ou mieux, à la couleur des chemises.

La secte apparaît à la fin du IX^e siècle en Basse-Mésopotamie et leur chef ne tarde pas à s'installer en Syrie dans les environs de Hama : de là les missionnaires rayonnent, recrutant des adhérents qui prêtent serment pour soutenir un imam dont le nom n'est pas divulgué. Cependant un régime de terreur est imposé à la Syrie, où des bandes carmathes se signalent par d'affreux massacres. On apprit un beau matin que l'imam inconnu était un descendant d'Ali et ce nouveau calife put aller en Tunisie, où une habile propagande avait préparé le terrain. Une dynastie venait de naître : elle est connue sous le nom de Fatimide, dérivé de Fatima, l'épouse d'Ali et la fille de Mahomet.

L'Afrique du Nord n'était pas un pays de tout repos et il est certain qu'avec leur esprit de domination universelle les Fatimides n'avaient pas l'intention d'y rester. Les Carmathes continuent donc à travailler pour eux : entre temps, ils se sont constitué une principauté indépendante dans le Bahreïn, en bordure du golfe Persique. Il serait fastidieux d'énumérer leurs méfaits, exécutés sur un coup de baguette du calife fatimide. Il est capital de savoir qu'ils marchent sur la Mecque en 930

et « qu'avec un terrible mépris pour les choses saintes de l'islam, ils massacrent les pèlerins réunis dans la mosquée, souillant le pourtour de la Kaaba, et enlèvent la Pierre Noire ». Ils la conservèrent pendant vingt-deux ans, sombres années de deuil, sans pèlerinage. En vérité, un voyageur contemporain, Massoudi, pouvait écrire : « C'est un fait que les colonnes de l'islam sont devenues chancelantes et que sa puissance, ébranlée dans ses fondations, faiblit et décline. » Et, connaissant son histoire ancienne, il ajoute : « Les communications sont interceptées et les routes peu sûres ; les différents chefs des contrées musulmanes s'isolent et se rendent indépendants dans leurs gouvernements, imitant en cela la conduite des satrapes après la mort d'Alexandre ».

Les Carmathes devaient être dispersés par les Fati-mides, à qui ils avaient procuré un trône. Ceux-ci venaient de fonder le Caire : possesseurs d'un territoire riche et habité par une population calme, ils ne désirèrent pas garder un contact trop amical avec des révolutionnaires. L'alliance avec les Carmathes était compromettante : ils étaient gênants comme germe de décomposition sociale et il importait de les désavouer et de les combattre au nom de l'ordre moral.



C'est donc principalement dans les provinces orientales de l'empire que les malheurs d'Ali et de sa descendance avaient été compris. Ce retour à un légitimisme conservateur en ce qui concerne les personnes n'excluait pas les audaces les plus originales et les plus révolutionnaires.

Dans le chaos des peuples musulmans, la nation iranienne, dans toutes ses manifestations, avait su garder une individualité très prononcée, tellement vivace qu'elle a, dans tous les domaines de l'intelligence et de l'art, imposé à tout l'Orient sa manière de voir, même aux populations qui l'avaient vaincue.

L'Iran avait subi une redoutable invasion, mais tout en se repliant sur lui-même, le génie persan allait utiliser à son profit le nouveau mouvement religieux de

l'islam, en lui communiquant une vie intellectuelle, une discipline, une systématisation. La civilisation musulmane tire le plus clair de sa valeur de l'influence persane, qui contrebalance l'action incontestable des Syriens avant même l'avènement des Abbassides. Dès la fin du premier siècle, un calife omeyyade le constatait non sans naïveté : « Ces Persans sont pour moi un objet d'étonnement ; ils ont régné un millier d'années sans avoir besoin de nous, alors que, durant la centaine d'années pendant laquelle nous avons exercé le pouvoir nous n'avons pas été capables de nous passer d'eux un seul instant ».

Bien entendu, l'hégémonie de la Perse se fit sentir d'autant plus que le déplacement de la capitale califienne de Damas à Bagdad ramenait le centre de gravité de l'empire vers l'Iran. Or aux débuts mêmes de l'islam, alors que partout, sous l'influence du Coran, les diverses races conquises et converties ignoraient où méprisaient leurs ancêtres, les Iraniens eurent l'audace inouïe de se proclamer descendants de héros. Ainsi, la religion musulmane n'avait pas réussi à extirper les glorieux vestiges d'un passé légendaire, étroitement rattaché à un culte des princes de l'antiquité perse.

Les provinces de la Caspienne, par exemple, séparées du reste de la Perse par la chaîne de l'Elbourz, menèrent longtemps une existence autonome. Leurs petits seigneurs, à l'abri de leurs montagnes et isolés dans leurs régions boisées, continuèrent à pratiquer l'antique religion et à frapper monnaie en langue pehlevie. Le pays fut donc administré pendant les deux premiers siècles de l'hégire par une lignée de princes dont la personnalité s'affirme par une résistance opiniâtre aux visées impérialistes du califat, sur les terrains religieux et politique. Dans cette région, les coutumes et les goûts nationaux se maintinrent.

Cet orgueil national, connu des contemporains, devait porter ses fruits. Au milieu du Xe siècle, Massoudi écrivait tout naturellement : « Je m'étendrai sur l'empire des rois perses, à cause de sa grandeur, de l'origine ancienne de ses rois, de l'excellence du gouvernement de cet empire, du bel ordre de son administration, de la prospérité de ses diverses régions, de la douceur dont usaient ses rois envers leurs sujets, du nombre de rois dans le

monde qui étaient soumis à leur domination et qui leur payaient des tributs et des redevances ».

Les hommes d'Etat et les écrivains s'entendaient donc pour admirer la sagesse politique de l'Iran. Un siècle plus tard, un historien espagnol disait : « La nation des Perses est d'une haute noblesse et jouit d'un grand prestige. Les Perses eurent des rois qui les unifièrent, des chefs qui les protégèrent contre ceux qui les attaquèrent, qui vainquirent ceux qui les insultèrent, qui défendirent l'opprimé contre l'oppresseur, sans interruption, selon une entente et une harmonie parfaites. Les principales qualités des rois de Perse, celles qui leur valurent leur célébrité, sont une excellente politique et une parfaite prévoyance. Cela vaut surtout pour les Sassanides qui furent des princes comme il n'en exista point de semblables à travers tous les siècles, tant par la pondération que par la noblesse de la conduite, la douceur de l'autorité et la grandeur de la célébrité ».

« On se plaît à reconnaître, écrit un autre, la prééminence des Perses, admirant la perfection de leur gouvernement, leur belle méthode dans la guerre et l'organisation de leurs provinces, leur soin de mettre chaque chose en place, la gravité de leur intelligence ; sur tous ces points, la supériorité des Perses est incontestable. Ces choses sont trop connues pour que nous nous y arrêtions ».

Le prince-historien Aboul-Féda déclarait de son côté, beaucoup plus tard : « Parmi les souverains du monde, les monarques perses se trouvent au premier rang pour leur intelligence compréhensive et leur modération parfaite et leur sens de l'organisation de l'Etat a été inégalée ».

Ne nous étonnons donc pas des réflexions du grand Ibn Khaldoun : « Les Perses choisissaient toujours pour roi un membre de la famille royale distingué par sa piété, sa bonté, son instruction, sa libéralité, sa bravoure et sa générosité, et ils lui faisaient prendre l'engagement de gouverner avec justice, de ne pas avoir des fermes à lui, ce qui aurait pu nuire aux intérêts de ses voisins, de ne pas exercer le commerce, car cela augmenterait nécessairement le prix des marchandises. C'est le revenu de l'Etat seul qui enrichit le souverain et augmente ses moyens ».

Voilà pour le côté politique, mais une autre page du'

célèbre penseur musulman montre la part prise par les Iraniens dans la civilisation islamique. « Les premiers maîtres dans l'art de la grammaire arabe, dit-il, furent d'origine iranienne. Il en fut encore ainsi des personnes qui savaient par cœur les traditions sacrées : la plupart d'entre elles appartenaient à la race persane ou s'étaient assimilées aux Persans par le langage et l'éducation. Tous les grands savants qui ont traité des principes fondamentaux de la jurisprudence, tous ceux qui se sont distingués dans la théologie dogmatique, et la plupart de ceux qui ont cultivé l'exégèse coranique, étaient des Persans. Il n'y eut alors que des hommes de cette race pour se dévouer à la conservation des connaissances et à la tâche de les mettre par écrit. Cela suffit pour démontrer la vérité de la parole attribuée au Prophète : « Si la science était suspendue au haut du ciel, il y aurait des gens parmi les Persans pour s'en emparer. »



Le problème est, croyons-nous, exposé avec netteté. Nous avons vu les crises inquiétantes qui faillirent compromettre les fondements de l'islam : les citations précédentes montrent qu'un certain nombre d'intellectuels comptaient sur l'Iran pour mettre la maison en ordre.

En ce milieu du XI^{ème} siècle, les Carmathes n'étaient plus aussi pernicieux comme réformateurs extrémistes du milieu social. Les loges fatimides étaient devenues conformistes et les califes se succédaient sur le trône d'Egypte sans embarras. L'islam sunnite ne faisait d'ailleurs pas de différence. « Ce sont tous des Carmathes, déclara un calife abbasside, ils ont tous la même religion. Ceux d'Egypte ont détruit le sunnisme et tué les docteurs ; ceux du Bahrein ont assassiné les pèlerins, enlevé la Pierre Noire et commis beaucoup de cruautés. » Cependant certaines loges préférèrent un des fils du calife Moustansir (1036-1094) à celui qui prit effectivement le pouvoir. Les dissidents ne réussirent pas à constituer un parti politique d'aussi vaste envergure que la secte carmathe mais ils devinrent des spécialistes d'attentats terroristes. Ils sont connus sous le nom d'Assassins : on doit voir dans ce mot une déformation de *Hachchachin*, « consumma-

teurs de hachich », car les adeptes s'enivraient de cette plante avant de commettre leurs horribles crimes.

Précisément, le premier grand maître des Assassins Hassan Sabbah, s'installait en 1090, dans les montagnes environnant Kazvin, dans un repaire au nom prédestiné, Alamout, le « Nid d'aigle ».

C'est l'année suivante que le sultan seldjoukide, nous l'avons vu, consultait ses hommes d'Etat pour faire établir des règles de gouvernement. Le mémoire qui reçut l'agrément du souverain et que nous voulons analyser est l'œuvre de Nizam el-mouk, qui occupait depuis plus de vingt ans les fonctions de premier ministre. Nous allons voir que cet ouvrage, le *Siasset-Nameh*, le « Traité de Gouvernement », est spécialement conçu pour faire disparaître ces sectes dissidentes, si dangereuses pour la paix publique. Il est émouvant de savoir que Nizam el-mouk périssait en 1092, victime très probablement des Assassins qu'il voulait combattre et anéantir.



« Je ne vais pas, écrit Barrès, exposer le système à la fois religieux, philosophique, social, des Carmathes. Je passe ce qui m'ennuie; ce qui est mort, ce qui ne peut plus fournir de plaisir, de peine, de profit, ni même d'étonnement. » Cette réflexion est déconcertante, puisque le problème est toujours actuel. En tout cas, il nous fallait le présenter pour comprendre l'attitude de Nizam el-mouk.

Le ministre seldjoukide a voulu consacrer quelques chapitres aux révoltes des hérétiques, afin que les « mortels sachent quelle a été sa sollicitude pour la dynastie, le zèle et la constante préoccupation qu'il a eue pour son gouvernement. »

Barrès a accompli un pèlerinage aux châteaux que les Assassins possédèrent en Syrie, ces « châteaux enveloppés d'une mystérieuse musique de réprobation. Il a défini Alamout un « laboratoire où le philosophe criminel réussit à sélectionner des assassins au service de son idéal », et il ne cache pas sa stupéfaction qu'il ait pu exister « un maître possédant un secret pour disposer de la vie que ses affiliés lui sacrifiaient joyeusement, et des hommes incomparables par leur loyalisme et leur faculté

de sacrifice complet. » On pense à la phrase de Joinville : « Quant li Vieus chevauchoit, il avoit un crieur devant li qui portoit une hache danoise à lonc manche couvert tout d'argent, atout plein de couteaus ferus ou manche et crioit : Tournès-vous de devant celi qui porte la « mort des roys entre ses mains. »

Nous ne voulons pas à notre tour entrer dans les détails des légendes qui ont couru sur cette secte : il en est d'elle comme de toutes les sociétés secrètes. Un fait est malheureusement trop certain, c'est que les adeptes sont passés à la postérité sous le nom d'Assassins. Le mot n'évoque plus aujourd'hui que l'idée de meurtre. La situation était atroce. Dans la région de la Perse où les Assassins dominaient, la nuit venue, les populations plaçaient leurs meubles, hardes et bagages dans des caves profondes, et vivaient cachés de crainte des surprises de ces sectaires. Nous dirons avec un poète arabe : « Renonçons à mentionner avec complaisance les Assassins, car ce qu'on raconte d'eux ferait blanchir les cheveux des nouveaux-nés. »

« Il y a eu, dit Nizam el-moulk, à toutes les époques et dans toutes les régions de l'univers, des dissidents qui se sont mis en état de rébellion contre les rois. Mais aucune secte n'est plus funeste, plus impie, plus pernicieuse que celle des Assassins. Que le prince sache que, cachés derrière les murailles, ils méditent la ruine de cet empire et cherchent à porter le trouble dans la religion. Toutes les fois que ces hérétiques manifesteront, il n'y aura point pour le souverain qui règnera alors, d'obligation plus méritoire que celle de les faire disparaître et de leur faire vider ses Etats, qui seront ainsi purifiés de leur présence. Pour moi, ils me représentent comme animé d'intentions malveillantes, et les conseils que je donne dans ces circonstances ne sont point agréables. On ne se rendra compte de leurs intrigues et de leurs ruses lorsque j'aurai disparu, et l'on connaîtra alors seulement l'étendue de mon loyalisme pour ce gouvernement, et les soucis que m'ont donné l'existence et les projets de cette secte. Ils recherchent constamment les moyens d'anéantir l'islamisme. Lorsqu'ils ont acquis quelque force et recruté des partisans, tous leurs efforts tendent à abolir la loi religieuse : aucune race de mécréants n'est plus impitoyable. J'ai parlé de cette secte pour que l'on se tienne sur ses gardes. »

Il fut donné aux Seldjoukides de réconcilier les musulmans, qui ne s'aimaient plus. En Iran même ils reprennent l'autorité, sinon le titre du Grand Roi, avec une domination entière sur les grands féodaux. On a souvent parlé de décomposition générale du pays après la chute d'une dynastie forte. Nous croyons au contraire que la tendance n'est pas à l'unité et que le miracle est bien de la voir établir par un souverain puissant. Pour que le pays fût tranquille au moyen âge, une solide armature politique et sociale s'imposait, car de profondes secousses ébranlaient par intermittence les diverses couches de la population.

Les Seldjoukides ont centralisé les velléités éparses de rénovation nationale : ce n'est pas une originalité, car les princes des dynasties précédentes, sur leurs territoires plus ou moins étendus, avaient déjà compris et canalisé ces aspirations. Ce que nous devons retenir, c'est que nous avons affaire à une organisation méthodique et intelligente qui saura pratiquer une politique énergique, mais prudente.

Ce qui est, par dessus tout, merveilleux, c'est que les Seldjoukides ont été appuyés par un homme d'Etat extraordinaire, qui nous a laissé un Testament politique, où rien n'est laissé dans l'ombre. Tout fut tellement bien mis en place que, dans la suite, les divers gouvernements musulmans, — en Egypte, les Ayyoubides et les Mamlouks, — ont respecté leurs conceptions administratives, ont conservé leurs titres protocolaires.

Le fait essentiel, ce fut la création d'une sorte d'Eglise d'Etat. Les Seldjoukides créèrent donc un enseignement officiel : l'école de théologie, la madrassa, devint une institution politique, une « forteresse de théologiens », suivant la définition d'un écrivain arabe. C'en sera fini des dissensions religieuses et philosophiques, ainsi que du culte de l'antiquité prôné notamment par les Fatimides ; de nouveaux programmes, inspirés par la pensée sunnite vont asseoir définitivement l'orthodoxie. La madrassa naît donc en Iran, et elle va rayonner dans tout l'univers islamique : les collèges sortent de terre comme par enchantement. Un des fondateurs du premier établissement pouvait dire, après un voyage à l'intérieur de la Perse : « Je n'ai passé dans aucune ville, dans aucune bourgade, sans y trouver un de mes élèves exerçant les fonctions de

juge, de secrétaire ou de prédicateur. » C'est dans ces collèges que furent formés les esprits qui contribueront à la résistance contre les Croisés et contre les Mongols ; politiquement, la madrassa a sauvé l'islam.



La conception de l'Etat, envisagé à la persane, ne pouvait être que la monarchie absolue, tempérée, il est vrai, par les qualités exigées du souverain. « Le Très Haut choisit parmi les peuples un homme qu'il décore de toutes les vertus royales ; Il le rend digne de tous les éloges et lui confie, avec les affaires de ce monde, le soin du repos de Ses serviteurs. C'est ce souverain qui ferme la porte à tous les excès, à tous les troubles et à toutes les séditions. Les mérites indispensables à un prince sont : une belle physionomie, un bon caractère, l'esprit de justice, le courage, la vaillance, l'habileté à manier un cheval et à se servir de toutes les armes, le goût de tous les arts, la bienveillance et la sollicitude pour le peuple, l'exactitude à accomplir les vœux formés et les promesses faites. Il respecte les docteurs de la science, il honore ceux qui pratiquent la dévotion, les gens intègres. Il répand de continuelles aumônes. Il ne permet pas que des fonctionnaires usent, à l'égard du peuple, de procédés tyranniques. »

La religion doit être l'objet de son respect et de sa vénération. Le souverain est tenu de s'enquérir de tout ce qui a trait à la religion, aux obligations qu'elle impose et à la tradition. Il doit observer et exécuter les ordres de Dieu et s'y conformer dans ses actions, témoigner du respect aux docteurs de la loi et faire assurer, par le trésor public, leurs moyens de subsistance. Il est tenu, en outre, d'avoir de la considération pour les gens qui se livrent aux pratiques de la dévotion et pour les personnes vertueuses, et il doit les honorer.

Pour exercer convenablement la justice, qui est la base du gouvernement, le prince devra posséder certaines qualités de compréhension, de pondération, enfin écouter les doléances. Il ne doit jamais se laisser aller à la précipitation : sur ce point, toutes les littératures du monde fourmillent d'anecdotes. Il ne doit pas être dépourvu de science et, sur cette question, on nous montre bien qu'on n'exige pas du souverain la connaissance approfondie des

sciences, mais une certaine familiarité avec les problèmes difficiles qui demandent des solutions immédiates.

D'ailleurs le prince doit avoir le bon sens de ne pas s'en tenir à sa seule opinion. Il est normal que le prince recoure aux personnes compétentes, mais Nizam el-mouk pense à une formation générale et constante. Il est indispensable qu'une ou deux fois par semaine, il admette auprès de lui les docteurs de la loi ; il écouterà ce qu'ils lui expliqueront au sujet des commandements de Dieu.

Mais ce qui importe par-dessus tout, c'est la marche régulière des audiences royales d'appel comme d'abus. Il y a, dit Nizam el-mouk, pour le souverain obligation à consacrer deux séances par semaine à écouter les plaintes des opprimés et à rendre justice à ceux qui ont eu à souffrir de procédés iniques. Le prince doit écouter lui-même, sans intermédiaire, ce que ses sujets ont à lui dire. Un écrivain nous conte à ce sujet une anecdote attendrissante : un jour de pluie, un souverain avait consigné sa porte ; mais comme la pluie redoublait, il dit aux huissiers : « Si quelqu'un se présente, faites nous connaître sa requête : on ne saurait se déranger par un pareil temps à moins que ce ne soit pour une chose indispensable, et il ne serait pas permis de renvoyer le solliciteur. »

Pour être juste, le souverain doit être pieux, mais il importe qu'il soit en bonne santé et surtout qu'il se maintienne en excellente humeur. Et Nizam el-mouk consacre, sans hypocrisie, un chapitre à l'organisation des réunions à boire. Il faudra, dit-il, pendant une semaine qui sera destinée au plaisir et à la joie, tenir cour ouverte pendant un jour ou deux. Il est de règle que quiconque se présente à la réunion où l'on se livre au plaisir du vin, ne soit accompagné que d'un seul esclave. Il est défendu d'apporter un flacon de vin. Que le prince ne boive pas de vin jusqu'à s'enivrer, et qu'il ne soit pas constamment sous l'empire de la gaieté que donne l'ébriété. Qu'il n'ait pas non plus constamment le visage renfrogné.

Le monarque ne peut se passer de commensaux dignes de lui, avec lesquels, laissant de côté toute étiquette, il vivra dans la plus complète intimité. La société continuelle des émirs et des généraux, en les rendant trop familiers, porte atteinte à la majesté du prince. Aussi, il ne doit pas faire ses familiers de ceux qu'il investit d'un em-

ploi, de même qu'il ne doit pas non plus employer au maniement des affaires ceux auxquels il permet d'être ses commensaux. Le fonctionnaire doit toujours être maintenu dans la crainte du souverain, tandis qu'il faut toujours accorder aux courtisans leur franc parler, afin que le prince prenne plaisir à leur société et que leurs saillies le divertissent.

Le courtisan doit posséder une nature parfaite, de bonnes manières, une physionomie ouverte, une foi pure, de la discrétion et une conduite irréprochable. Il doit savoir raconter des historiettes, des anecdotes, des propos joyeux et grivois, et connaître un grand nombre de traditions. Il sera beau parleur et messenger de bonnes nouvelles, habile aux jeux de dés et d'échecs. S'il joue du luth et sait manier les armes, c'est pour le mieux.

Pour tout ce qui touche au gouvernement, à la guerre aux incursions en pays ennemi, à l'administration, aux approvisionnements, aux gratifications, au pied de guerre et au pied de paix, il vaut mieux que cela soit traité par le roi avec les vizirs.

Mais on ne saurait aller plus loin et il convient de ne pas trop vivre dans la société des femmes. Plus les femmes vivent retirées, plus elles sont dignes de louanges. Chaque fois que les femmes du prince donnent des conseils ils leur sont suggérés par des gens mal intentionnés. Elles suivent les avis donnés par les personnes qui sont attachées à leur service, telles que la dame de compagnie, l'ennuque, la femme de chambre et les ordres qu'elles donnent feront naître la mésintelligence et la discorde.



Le système de gouvernement nous est exposé sans aucune réticence : c'est l'espionnage général, et nous n'avons pas lieu d'en être étonnés, après les détails que nous avons donnés sur la propagande révolutionnaire par comités secrets. Il faut prendre des informations, nous dit Nizam el-mouk, sur la conduite des vizirs, pour savoir s'ils expédient les affaires d'une façon convenable. Il faut également en prendre sur les agents des finances ; il est indispensable de connaître la conduite privée de chacun des juges de l'empire. Ainsi, prendre des informations sur ses sujets et sur ses soldats, sur ce qui se passe près ou loin

de la cour, connaître de toute affaire qui survient, petite ou grande, est chose indispensable.

Lorsque le prince confiera à quelqu'un une position importante, il placera près de lui un agent secret qui le surveillera et rendra continuellement compte de ses actions et de la manière dont il se conduit. Cette surveillance devra être remplie par des hommes d'expérience, sur le compte desquels il n'y aura aucune mauvaise opinion, et qui laisseront de côté leurs ressentiments personnels. Ils ne relèveront que du souverain et de personne autre ; leurs appointements et leur salaire mensuel leur seront payés comptant par le trésor ; le roi devra leur faire parvenir sans retard les récompenses, les reproches ou les félicitations. L'envoi d'agents de police et d'espions est, de la part du prince, l'indice d'un esprit juste, vigilant et sagace.

On observera avec soin, dans chaque ville, quelle est la personne qui manifeste le plus de sollicitude pour ce qui a trait à la religion, qui a la plus grande crainte de Dieu et est dépourvue de tout sentiment de malveillance. Cette personne devra être au courant de la conduite du percepteur, du juge et du lieutenant de police. Si les personnes possédant les qualités que nous venons de mentionner se refusent à remplir un pareil office, il faudra les obliger et les contraindre.

Il faut établir, à poste fixe, sur les principales routes, des courriers auxquels on assignera des appointements mensuels et des gratifications, de sorte que tous les incidents qui surgiront et tous les événements qui se produiront dans un rayon de cinquante parasanges viendront à leur connaissance. Des espions devront sillonner constamment les routes des différentes provinces, déguisés en marchands, en voyageurs, en soufis, en charlatans, ou en derviches, et faire des rapports sur ce qu'ils entendront dire.

Des esprits chagrins se sont montrés navrés du calme avec lequel Nizam el-mouk parle de ces services de surveillance. « Le grand ressort de ce gouvernement policier et ombrageux, écrit Léon Cahun, l'historien des Mongols, est l'espionnage. C'est l'inquisition politique ; une mascarade sournoise moucharde l'empire ; le soupçon est partout ».

L'éminent historien ajoute : « L'armée même, cette

armée qui, chez le vrai Turc, est la nation personnifiée, n'échappe pas aux méfiances du cauteleux Seldjoukide ». En effet, le vizir iranien estime très dangereux d'avoir une armée composée d'hommes ayant tous la même origine ; ils n'auraient aucune émulation pour bien servir et susciteraient des désordres : il faudra donc que toutes les races de l'empire fournissent des soldats. D'ailleurs on exige des garanties. Il faut dire aux émirs arabes, kurdes, delémites, grecs ou autres, de faire résider à la cour soit un fils, soit un frère, ce qui constituera des otages.

Constatons d'abord que cet espionnage, en Iran, se trouve en usage dans l'antiquité la plus reculée : il y avait des traditions dont on ne se défaisait pas facilement. « Sous les Achéménides, toute une organisation de police couvrait les provinces ; les fonctionnaires qu'on appelait *yeux et oreilles du roi* se rendaient chaque année dans les régions les plus lointaines, pour s'y livrer à des enquêtes sur la situation ». Plus tard, le gouvernement sassanide défendra son système en déclarant : « Le roi ne pouvait commettre comme *yeux et policiers* que des hommes honnêtes, soumis, pieux, fidèles, instruits, dévôts et vertueux, de sorte qu'ils ne rapportaient rien au roi qui ne fût bien prouvé et certain. »

En fait, il était presque toujours impossible de saisir d'une manière directe sur quels dévouements on pouvait compter, et l'on en venait à épier les allées et venues, à se renseigner sur les moindres paroles de son entourage. On conçoit dès lors les disgrâces rapides, car dans la situation d'isolement moral où vit le chef, la crédulité est sans bornes et surtout la méfiance : en cas de renseignements contradictoires, son esprit, devenu maladif par l'habitude, entretenu par la sournoise habileté des délateurs, est prédisposé à croire aux mauvaises intentions. D'ailleurs la souveraineté n'avait-elle pas été souvent acquise par un complot : ce fut le cas des Abbassides et des Fatimides. Il importait donc de se méfier des conspirateurs toujours possibles.

Enfin, il serait peu décent aujourd'hui de nous voiler la face : notre société contemporaine a perfectionné le système par le micro ou la table d'écoute. « Les progrès, écrit Aldous Huxley, réalisés en techno-

logie et dans la science et l'art de l'organisation ont rendu possible aux gouvernements d'amener leur police à un degré d'efficacité insoupçonné de Napoléon, de Metternich et des autres virtuoses de la police secrète aux époques passées ».



Nizam el-mouk ne procure des détails que sur deux catégories de fonctionnaires, ceux qui rendent la justice et ceux qui assurent les recettes de l'Etat.

Il faudra, dit-il, conserver dans leurs fonctions les juges qui auront le plus d'instruction, de sentiments religieux et d'intégrité. Les appointements accordés aux magistrats assurent leur indépendance et les gardent de toute action déloyale. Ce point est fort important et fort délicat, car les juges disposent, d'une manière absolue, de la vie et de la fortune des musulmans. Il faut que les fonctionnaires fortifient l'autorité du juge et conservent intact leur prestige. Si quelqu'un ne comparait pas à l'audience où il doit être jugé, il faudra l'y contraindre par la force, quand bien même il serait un personnage considérable.

Il est nécessaire de déplacer, tous les deux ou trois ans, les agents des finances et les fermiers des impôts, afin qu'ils ne puissent s'affermir et se fortifier dans leur situation et causer de l'inquiétude. Il faut que leur conduite à l'égard de la population soit correcte. Si un des fonctionnaires vient à commettre une action blâmable ou vexatoire, il faudra le maintenir dans son emploi si, après avoir été l'objet de remontrances, il s'amende et secoue le sommeil de la négligence ; mais s'il ne se réveille pas, le prince ne devra pas le conserver dans ses fonctions. Si un fonctionnaire prélève sur un paysan plus qu'il n'est dû au fisc, on lui réclamera la somme qu'il a injustement perçue, on la rendra au paysan et, si le fonctionnaire a quelque bien, on l'en dépouillera pour que cette leçon serve d'exemple aux autres agents.

S'il est obligatoire, pour le prince, de faire des enquêtes sur ses fonctionnaires et sur leur conduite, il importe aussi de connaître le chiffre des recettes et des dépenses, de veiller sur la richesse publique et de faire

des approvisionnements. Il faut que le budget de l'Etat soit mis par écrit, afin que l'on connaisse clairement le total des sommes qui seront perçues et celui des dépenses qui devront être faites. Cette méthode sera utile en permettant de réfléchir suffisamment sur les dépenses à faire.



La démocratisation amenée par l'islam dut être particulièrement pénible à la noblesse iranienne, où les castes étaient fixées d'une façon précise. Nous pouvons citer cet exemple emprunté à l'époque sassanide. C'est le cas d'un banquet pour lequel des invitations avaient été lancées dans tous les groupes de la société : ceux-ci avaient été, bien entendu, classés suivant leur rang. Et l'on put entendre le discours suivant du roi : « O vous qui êtes présents devant la Majesté, ouvrez, tous, les yeux de l'intelligence. Vous tous, convives et hommes de l'administration, qui êtes présents, regardez ceux qui sont inférieurs à vous-mêmes en rang ; ne regardez pas le degré supérieur, afin que chacun qui voit un autre placé au-dessous de lui-même se contente de ce qu'il possède et remercie Dieu de la place qu'il occupe » Les hommes du dernier rang songeaient probablement à ceux qui n'avaient pas été invités.

La société est donc hiérarchisée d'une manière quasi-immuable. C'est une conception iranienne qui se perd dans la nuit des temps et qu'on retrouve chez les moralistes persans du moyen âge. Le peuple a des droits, limités dans les détails, mais absolus dans le domaine de la justice. « Le peuple, écrira Saadi, est un arbre fruitier qu'il faut soigner ». On doit donc au peuple des mesures d'intérêt général.

Le souverain s'occupera de mener à bonne fin tout ce qui intéresse la prospérité commune : il établira des conduits souterrains pour servir à l'irrigation des terres ; il fera creuser des canaux, jettera des ponts sur les grands cours d'eau, rassemblera la population dans les villages et veillera à la mise en culture des terres ; il fera bâtir des places fortes, fondera de nouvelles villes, construira de nobles monuments et de splendides

résidences, enfin il fera élever des caravansérails sur les routes royales.

Il faut préposer dans chaque ville un officier de police qui veillera à ce que les balances soient justes et à ce que les prix assignés à chaque chose ne soient pas dépassés. Il surveillera avec soin ce qui est apporté du dehors pour être vendu au marché, afin qu'il n'y ait ni fraude ni tromperie, et il s'assurera que les poids sont exacts. L'économique est donc envisagé sommairement, toujours sous l'angle de l'honnêteté.

Si un paysan, privé de ressources, a besoin de bœufs et de semences, il faut les lui procurer en en faisant l'avance, afin qu'il n'aille pas se réfugier à l'étranger.

Lorsqu'on confie un emploi à un fonctionnaire, il faut lui recommander d'user de bienveillance à l'égard des créatures de Dieu. On ne doit exiger d'elles que ce qui est juste et on doit le leur réclamer avec douceur et ménagement. Il est indispensable de ne rien exiger avant l'époque fixée pour la perception des impôts.

Il y a de grands vassaux, des propriétaires fonciers pourvus de privilèges héréditaires. Ces seigneurs féodaux avaient le droit de prélever des impôts sur leurs domaines. L'affermage des impôts avait pour l'Etat l'avantage de ne pas endosser la double impopularité d'en fixer la quotité et d'en percevoir directement le montant. Mais ce procédé laissait le contribuable sans défense envers le fermier, qui pouvait pressurer les populations sans aucun contrôle pour rentrer dans les débours auxquels il s'était engagé envers l'Etat.

Il faut que les personnages qui possèdent des fiefs soient persuadés qu'ils sont seulement chargés de prélever des impôts justement répartis, et la perception qui leur en a été confiée doit être faite avec douceur. L'impôt une fois acquitté, chacun doit jouir de la plus grande sécurité pour sa personne, ses biens, sa femme et ses enfants. Les biens meubles et les immeubles doivent être assurés contre toute saisie et le feudataire ne peut avoir aucune prise sur eux. Si des gens se proposent de se rendre à la cour pour y exposer leur situation, il ne devra point être mis obstacle à leur projet. Si un feudataire agit autrement, on réprimera ses excès de pouvoir, on lui enlèvera son fief. Il est nécessaire que ces gens sachent que le sol du royaume

et ses habitants appartiennent au sultan et que les possesseurs de fiefs sont une garde constituée pour les protéger.

Puisque le souverain est juste, que ses fonctionnaires sont intègres, le peuple doit à l'autorité une obéissance entière. Mais si l'esprit de révolte vient à se manifester chez le peuple et s'il lui arrive de mépriser la loi sacrée et de négliger les devoirs tracés par la religion, s'il enfreint les commandements divins, Dieu voudra alors le punir et lui infliger le châtement que mérite sa conduite. Les personnes qui, dans leur ingratitude, méconnaissent le prix de leur sécurité, méditent des actes de trahison, se laissent aller à la révolte et abandonnent leurs obligations, devront être punies selon leur degré de culpabilité, afin de les amener à renoncer à leurs desseins. Toutefois ces expéditions punitives devront laisser la porte ouverte à la clémence et être conduites de manière à ne pas exciter la haine. Lorsque le prince fera la guerre à ses ennemis, il faudra qu'il la mène de telle façon qu'il puisse toujours conclure la paix et se réconcilier après la rupture.



« A toutes les époques, écrit Barrès, cette diversité infinie des nations de l'Asie, vraie mosaïque de races et de religions, a eu besoin qu'une pensée supérieure y vint rétablir l'unité ». Ce rôle fut dévolu, au XI^e siècle, à Nizam el-mouk, dont le Testament politique présente un système cohérent de gouvernement, en vue du bonheur de la société. Issu de conditions politiques et sociales particulières, c'est, en quelque sorte, un traité de circonstance.

Nizam el-mouk n'envisage pas de ces réformes profondes de structure, abstractions hardiment conçues, qui deviennent à la mode. Il utilise la société telle qu'elle est, en imposant aux chefs le respect des valeurs spirituelles. « Primauté du spirituel », c'est une maxime qui aurait pu servir d'épigraphe à l'ouvrage : il faut être juste, — c'est entendu, par intérêt bien compris, — mais il faut surtout être juste à cause de Dieu.

Il préconise un régime qui attire la sympathie, non une dictature qui impose une soumission absolue et

aveugle. Ce que nous admirons enfin, c'est la modération des idées qu'il exprime : ces théories ne forment pas des postulats idéaux pour lesquels l'auteur sollicite une adhésion. Il semble bien, au contraire, que certains préceptes ont pu être mis en pratique et contribuer ainsi à la restauration momentanée de l'Etat. Son œuvre, son action de ministre, ses thèses politiques, restent une leçon profitable pour nos modernes politiciens. Nizam el-mouk a traversé une époque semblable à la nôtre avec le même heurt des mystiques, moins l'inextricable situation financière. En face d'une extrême gauche ardente et inexorable, il n'a pas dressé la barrière d'une dictature qui défie les possibles. Ceux qui s'intéressent au bonheur de la société, problème insoluble selon les philosophes, problème toujours actuel par conséquent, auront profit à lire le Testament politique de Nizam el-mouk.

En résumé, ce Traité, nourri d'une forte inspiration spirituelle, avec un beau sentiment d'équilibre, préconise des remèdes humains et mesurés, sans aucune exaltation de la violence. Nizam el-mouk aurait pu écrire avant Aldous Huxley : « Les seuls cas où les méthodes violentes réussissent sont ceux où la violence initiale est suivie rapidement d'actes compensateurs de justice d'humanité, de compréhension sympathique, et autres analogues ». C'est ce que Saadi condensera en une maxime catégorique : « Celui qui a pour habitude la violence n'exercera pas la souveraineté ».

GASTON WIET.

POÈMES

*Je vois que tu descends
Par l'escalier de l'aube
Et m'apportes les fruits
De la haute montagne
Les cailloux du chemin
Adoucis de ton ombre.
Ne blessent point tes pieds
Tu refais la légende
Où l'enfance des choses
Sourit à ta candeur
Car tu ne peux régner
Que dans la primitive
Allégresse du monde.*

*Silence orphelin silence
De toutes les voix du jour
Je t'apporte un cœur qui bat
La triste et vaine harmonie
De ce long bourdonnement
Qui s'attarde encore en moi.*

*Un cœur exalté un silence
Depuis tant de jours cousumés
Soleils d'amour soleils de joie
Un cœur refleté par le songe
Rien d'orgueilleux mais la rencontre
D'un ange musicien à l'aube
Avec un enfant sourd-muet.*

*J'ai fermé la maison
 Mais le souffle du vent
 Est resté sur le seuil
 Avec l'or du soleil
 Et l'ombre d'un passant
 Qui portait vers la nuit
 Sa récolte de songes.*

*Pour cet enfant qui habite
 La même maison que moi
 Le soleil fait-il mûrir
 Ses fruits sur l'arbre du temps
 Existe-t-il cet enfant
 Cette ombre de tous les songes.
 Je le vois sourire aux anges
 Comme à travers le sommeil
 Je vois ses paupières d'or
 Si doucement palpiter
 A l'approche de mon souffle
 Que tout en lui me paraît
 Insaisissable et lointain.*

*Que de prunelles sont closes
 Dans cette folle planète
 Ignorant où elle va
 Tant de soleils consumés
 Pour la joie et la souffrance
 Que reste-t-il de nos voix
 N'est-il pas chant plus profond
 Le silence qui revient
 Des fleurs que tu as cueillies
 Le parfum n'en meurt point
 Une autre aube le reprend
 Les mains qui ont apaisé
 Ton chagrin d'enfant sont-elles
 Seulement ensevelies
 Elles rallument pour toi
 Chaque soir la lampe d'or
 Et te ferment les paupières
 Dans le songe de mourir.*

ARSENE YERGATH.

TROIS ESQUISSES DE L'AMOUR INSATISFAIT

(Suite)

Prestiges des amours enfantines ! Si nous refaisons aujourd'hui le pèlerinage de Dominique, Saint-Maurice, village sans pittoresque aligné le long d'une rue centrale, ne nous touchera pas beaucoup. Avec ses murs crépis, son balcon de bois à claire-voie, son pignon agrémenté d'un paratonnerre à boules, la *borderie* des Fromentin semble le type même de la banale *maison bourgeoise* qui triomphe dans les petites ville de l'Ouest. Telle qu'elle demeure aujourd'hui, ainsi que sa prétentieuse voisine « Ourida », elle paraît relever plutôt de la poésie de François Coppée : médiocrité provinciale, modestes intimités, et le jardinet sentimental avec ses massifs de buis. Mais Coppée est de la génération suivante, celle où tout est prose, tout est prose désespérément, et qui a dix-huit ans sous le Second Empire (à mi-chemin entre l'Empire autoritaire et l'Empire libéral). Il n'en est pas de même de Fromentin, qui est de la génération où tout est poésie, hélas, et qui écrit, sous le titre *Amour* :

*Qu'as tu donc à courber ton front pensif et blême
Enfant, quel mal précoce as-tu là ? Quel problème
S'attache à ton chevet jusqu'au milieu des nuits ?*

Ces vers sont de la vingtième année, mais ils éclairent l'amour de la quinzième. La petite fille de la villa Ourida, Jenny Caroline Léocadie, qui a quatre ans de plus qu'Eugène, a été sa compagne de jeux et de promenades quand ils étaient tout deux des enfants. Comme une petite fille devient vite une jeune fille ! Quelques semaines de voyage, dans le roman, suffisent à transformer Madeleine de Nièvres. Avant qu'Eugène Fromentin ait pu démêler ses sentiments naissants, Léocadie Ch... est devenue la femme d'un M. Emile B..., qui n'est point comte ou titré, comme le mari de Madeleine mais seulement surnuméraire des contributions directes. Et ce n'est qu'alors, une fois l'irréparable accompli, que Fromentin découvre ce qu'il a perdu. Amour, amour insatisfait, amour désespéré au seuil de la seizième année, en pleine génération romantique : voilà tout l'histoire de Fromentin.

Peu nous importe, au fond, l'anecdote. Le petit oiseau des îles, dont Fromentin lui-même écrira qu'elle avait « une tête un peu vide », n'a pas beaucoup de consistance poétique. Légère créole dont la chevelure noire a des parfums exotiques, elle évolue doucement parmi les massifs à la française du jardin bourgeois de Saint-Maurice. Nous entendons son rire éclatant sous la pergola. Ses lèvres rouges, son collier de corail, son tendre cou, tout cela apparaît une minute derrière la vitre où Fromentin a gravé deux fois le nom de Léocadie, puis s'efface. Madeleine n'existe plus que pour avoir servi de prétexte à une poésie qui dépasse sa tendre, sa trop fragile existence.

II

Elle va tout faire pour transformer son puéril amoureux en *enfant du siècle*, et l'ami d'enfance en Manfred ou Werther.

Cet amour, il n'a pu le cacher. Madeleine (gardons-lui ce nom) se montre un peu imprudente et assez coquette. Mais elle n'était guère heureuse, et puis la coquetterie est inséparable de cette jeune femme de dix-neuf ans, dont la tête est aussi légère que le cœur est tendre. Elle reçut Eugène plusieurs fois, la nuit, en l'absence du mari, et devant une amie. Il lui apporte ses

vers, qu'il passe ses journées à écrire, où il lui prête les traits de l'éternelle Elvire. Allongée sur sa *causeuse*, la jeune femme, dont le plus grand mérite intellectuel fut une vive ironie au service du bon sens, et qui d'ailleurs est enracinée dans la vie réelle, écoute en souriant, en se moquant un peu. Jamais, il faut s'en persuader, la vraie Madeleine n'en est venue à ce point de passion que nous apercevons chez l'héroïne de son roman. Les rêveurs comme Fromentin se nourrissent bien du réel, mais pour lui donner aussitôt une ampleur et un développement extraordinaire. La tendre créole à l'issue nocturne d'une de ces conversations passionnées, a peut-être donné à son petit amoureux la moitié d'un bouquet. Ce bouquet sera devenu, dans le rêve de Fromentin, le fond du chapitre XV de *Dominique*, et de l'épisode du bouquet, où la peinture de la passion devient si brûlante, si angoissée, si désespérée. Ainsi procède une imagination romantique, pour qui *vivre, c'est rêver*.

« Vivre, c'était rêver, rêver toujours... A quoi ? Tous trois, nous le savons, Dieu, la nature et moi, » écrit-il vers le même temps.

Et le soir, songeant à Madeleine, il se réfugie dans le paradis artificiel dont Musset, Byron, Rousseau, Sainte-Beuve, Sénancour lui ont donné les clés. Est-ce un hasard si le titre de cette pièce est le même que celui du roman de Sainte-Beuve, *Volupté* :

*Je suis au lit et vous aussi. J'écoute
Tourbillonner la bourrasque au dehors*

.....

*Il se fait tard, et la nuit a fait trêve
A ses rumeurs. Dormons, car l'ouragan
A son roulis assoupira mon rêve...*

Ces voluptés d'imagination ont pour effet de transformer peu à peu le jeune homme. Il devient sombre et fatal. « L'imagination en ce genre est si mobile, a dit déjà en 1834 l'auteur de *Volupté*, le cœur si bizarre et si aisément mensonger, qu'à mesure que je prodiguais ces expansions d'un jeune Werther, je me les persuadais suf-

fisamment ». Ailleurs, dans le même livre, nous retrouvons l'attitude du candidat romantique qui fut, hélas, celle de Fromentin : « J'ai lu *René*, dit Amaury, et j'ai frémi ; je m'y suis reconnu tout entier. Combien d'autres, depuis vingt ans, ont frémi ainsi et se sont crus en face d'eux-mêmes devant ce portrait immortel.. » Conscient de ses affinités avec Sainte-Beuve, Fromentin avait d'ailleurs projeté, vers 1840, une étude sur *Sainte-Beuve, homme d'analyse*. Seulement l'homme qui écrit *Volupté* a trente ans sonnés, et, son stage romantique une fois terminé, il pourra sans angoisse suivre d'autres écoles. Fromentin, avec seize ans de moins, commence son stage au moment où les valeurs romantiques entrent en crise. Il aura sa majorité intellectuelle au moment où elles cesseront d'avoir cours. C'est là son drame.

Pour le moment, revenant en pleine nuit de chez Madeleine, il passe sous les arcades silencieuses des rues rochelaises. Exaltations passionnées d'un jeune cœur, retours à minuit, porches provinciaux qui renvoient doucement le murmure de la mer, souvenirs délicieux d'une main tendrement baisée, un demi-bouquet qu'on tient contre sa poitrine, des bribes de vers inspirés de Musset qui s'ébauchent, comme tout cela est romantique !

Comme tout cela, aussi, est sans issue ! Eugène Fromentin termine ses études secondaires en 1838 au collège de la Rochelle. Le chapitre VIII de *Dominique* nous conserve le souvenir de cette distribution des prix de 1837, qui fut si dure pour le jeune homme. Collégien fort en thème, et « affreusement gauche », il lut une *Apologie des Lettres* devant un parterre de jeunes femmes en toilettes claires, parmi lesquelles Madeleine heureuse de vivre faisait sonner un rire d'été. Cette affreuse inégalité entre la femme adorée, et le collégien dont la plus pure gloire est d'être le premier de sa classe, c'en est trop ! Fromentin accepte de fuir. Le docteur Fromentin, le père, inquiet de cet amour impossible, décide d'envoyer Eugène à Paris, avec son frère aîné Charles. Charles sera médecin, a décidé la famille, et Eugène magistrat. Les deux frères débarquent à Paris en 1838, l'aîné comme un jeune médecin de Balzac, consciencieux et positif, le second comme le héros de *l'Education sentimentale*, partagé entre les ambitions poétiques et les réalités de l'École de Droit.

Les amis qu'Eugène va se faire, Emile Beltrémieux, Armand du Mesnil, portent, eux aussi, l'empreinte de leur génération. Beltrémieux est celui qui dit, comme *Hernani* (mais *Hernani* l'ayant dit le premier, la répétition a moins de valeur) :

*Moi qui demande à Dieu quel but il m'a tracé
Et qui me perds moi-même en ces ombres funèbres,
Je gémiss en cherchant mon chemin effacé.*

Beltrémieux est le romantique métaphysicien, d'ailleurs plein de générosité sociale et de noblesse politique. Il était un enfant du siècle en politique comme Fromentin fut un enfant du siècle en amour. Il s'inspire de l'éloquence lamartinienne, quand Fromentin s'inspire des *Nuits*. Eût-il renoncé s'il avait vécu ? Ou bien eut-il été député de l'opposition libérale sous l'Empire, l'un des *cinq*, ou le sixième ? Telle était la marque de cette demi-génération intermédiaire, que l'on ose presque préférer que Beltrémieux soit mort en janvier 1848. Lui n'aura pas connu, au moins, les affres d'une génération qui se renonce.

Et Fromentin continue à faire des vers. Son amour est sans cesse présent à ses côtés. Pas une nuit qu'il ne songe aux retours furtifs des entrevues rochelaises. Cet amour insatisfait, qui ne demande rien, qui ne lutte pas (à la différence de Mérimée), qui se contente de souvenirs et d'exaltations, cet amour cherche son expression en vers qui ressemblent à du Byron revu par Musset.

*Où, j'ai connu si tard, écolier taciturne,
Ce bonheur, que réduit à fermer comme une urne
La coupe ou ma jeunesse écumait, j'amassai
L'amertume et l'ennui comme un sable glacé
Jour par jour, et mon cœur, voilé d'un long suaire
Se peupla lentement, comme un pâle ossuaire,
De rêves, de sanglots...*

Les étés de 1839, 1840 et 1841 rapprochent Dominique de Madeleine. Ce qu'elle fut pour lui, quel culte proprement romantique il lui porta, nous le savions par le roman de *Dominique* lui-même. Il restait à savoir quels

sentiments lui rendait la jeune femme. Une lettre de Beltrémieux, écrite aux vacances de 1841, nous renseigne sur ce point. A travers les renseignements que donne Beltrémieux, on devine que Mme B... n'éprouva jamais pour son timide et fidèle ami autre chose qu'une coquetterie amicale, exigeante et flattée. S'il est vrai, comme le voulait Sainte-Beuve en 1834, que d'exprimer les sentiments arrive à les persuader, Madeleine s'est donné le rôle que le jeune romantique lui a attribué dans la ferveur de sa seizième année. Elle a adopté avec lui le personnage (assurément flatteur) de la femme adorée, objet d'un culte sans espoir, et hors de portée. Là où le jeune homme avait espéré un début, qui peut-être aurait une suite, elle n'a voulu voir qu'une attitude fixée pour toujours. Il sera l'adorateur auquel on n'accorde rien, mais dont on exige les marques de dévotion. « Es-tu heureux ? » demande Beltrémieux, et il ajoute, volontairement cruel : « Es-tu autre chose pour cette femme aimée qu'un enfant continuellement grondé, tyrannisé par mille exigences, aimé (j'ose le dire) moins pour lui peut-être que pour elle par elle-même... » Où est l'heure des premiers enchantements ? Maintenant Madeleine, sûre de sa coquetterie, a réduit le jeune homme à une servitude constante. « Ce qui a été plein de grâce et de poésie pendant quatre ans serait maintenant quelque chose d'insignifiant et de plus troublé encore... » Ces paroles entrent comme des échardes dans le cœur de Fromentin. Un amour sans espoir, et dont la poésie elle-même se retire...

Comme Jenny Dacquín, Jenny-Léocadie Ch... est, au fond, une petite bourgeoise coquette.

Mais Jenny Dacquín voulait se faire épouser de Mérimée, et personne n'oserait l'accuser d'avoir été plus coquette que Mérimée ne fut cynique, sans générosité. Tandis que la petite créole qu'aima Fromentin se plut à prolonger un jeu qu'elle était décidée à ne point conclure. Ici encore, Beltrémieux ne ménage pas les mots à son ami : « Mme..., un peu romanesque peut-être et un peu exigeante, t'en voulait quelquefois de souffrir si peu de la plaie qu'elle t'avait faite au cœur. Il faut que tu songes à manger comme tout le monde et à prendre de l'exercice comme tout le monde ». Déjà l'amour insatisfait se retourne contre soi-même,

III

L'ennui terrible d'une passion sans issue. A la Rochelle comme à Paris, parmi les petites rues verdies comme dans les couloirs de l'Ecole de Droit, Eugène Fromentin sent monter en lui le grand ennui des amours insatisfaites. Peu à peu, cette désolation qui descend, ce désespoir qui se nourrit de lui-même, cette impuissance qui devient dégoût... Et c'est le moment, d'ailleurs, où *la France s'ennuie* elle-même. Lamartine le criera bientôt. Le siècle s'ennuie, étant sorti des passions romantiques sans avoir encore trouvé de nouvelle formule. Médiocrité croupissant des années 40. La province qui s'enrichit, Paris qui rêve vaguement à un changement de régime. La génération de 1820 qui meurt ou se renouvelle. Hugo est silencieux. Musset, dieu de la jeunesse de Fromentin, Musset, fatigué, glisse au sommeil qui le mènera à la mort, dans dix-sept ans, malgré des réveils provisoires. Guizot, ministre, fait la politique du *statu quo*. « *Une borne y suffirait* », dit Lamartine. Cette borne, cette lourde borne de 1840, cette borne qui barre l'horizon à Eugène Fromentin...

S'évader, fuir ! Quelques vers de Fromentin, à cette époque, ont des correspondances étranges avec les vers que Mallarmé écrira un demi-siècle plus tard : « Fuir, là-bas fuir, je sens que des oiseaux sont ivres ! ». A la fin de 1841, Fromentin crie à des *oiseaux de passage* :

Oiseaux, quand vous partez, oh ! laissez-moi vous suivre !

Si le vers n'est pas mallarméen, le désir d'évasion est le même. C'est que Fromentin commence à se connaître, à prendre conscience de sa situation, à jouir amèrement de son angoisse, à écouter son âme sans espoir

*Prise enfin de regrets, de fatigue et d'ennui
Comme un cœur amoureux que l'espérance a fui*

Quelques mois après qu'il a écrit ces sombres vers, au printemps de 1842, un incident éclate, lettre interceptée par le mari, imprudence de Fromentin, ou simplement lassitude de la jeune femme. En cette tête

d'oiseau où se glisse un peu de sagesse bourgeoise, peut-être que de vagues raisonnements interviennent. Cette passion d'un enfant amoureux était gentille, flatteuse. Mais où mènerait-elle, quand on ne veut pas soi-même (que ce soit par souci moral, par manque d'amour ou simplement par une sorte de paresse) tromper le surnuméraire qui est votre mari ? Et puis, cela a assez duré.

Pendant deux ans, les relations vont donc se relâcher presque complètement, malgré Fromentin. Dans le roman, au contraire, au chapitre XVI, c'est Dominique qui, « l'âme amère d'impuissance », décide virilement, un jour, de s'éloigner de Madeleine pour deux années. Le triste Dominique, où l'auteur a mis toutes ses faiblesses, était donc encore plus énergique, encore plus volontaire que le Fromentin de 1842...

La mort va le sauver. Elle meurt brusquement, la petite créole, comme meurt Haouâ, la rose de Blidah. *d'Un été dans le Sahara*. Les femmes de Fromentin sont un peu des femmes-fleurs. Son romantisme un peu mièvre devait se plaire à leur charme, puéril et langoureux. Jenny-Léocadie meurt, à l'été de 1844, dans une clinique parisienne, des suites d'une opération. Eugène, amené par une amie, voit *Madeleine* pour la dernière fois, à travers une porte vitrée. Séparation déchirante qui se retrouvera au chapitre XVII du roman. « Elle s'éloigna doucement, comme une vision qui s'évanouit, et je ne la revis plus, ni ce soir-là, ni le lendemain, ni jamais ».

Et maintenant que sa jeunesse, à la lettre, est morte, voyons-nous comme cette mort, tout en déchainant la dernière crise, va pourtant le sauver ? Un homme comme Eugène Fromentin à vingt-quatre ans, sans grand caractère, sans beaucoup d'énergie, on pourrait craindre qu'il ne s'abandonne pour toujours aux alanguissements du désespoir. L'amour insatisfait, qui pousse un Mérimée vers les régions désolées et froides de la souffrance égoïste, n'atteint point chez l'inspecteur des monuments historiques aux sources profondes de l'être. Il n'en profite pas pour se renouveler soi-même, il n'ouvre ses bras ni à la générosité ni au désespoir. Tout en souffrant, il reste le Mérimée des salons ou des théâtres antiques. Cet homme étonnant peut vivre et cohabiter froidement avec la souffrance. C'est qu'il n'a pas placé ses raisons de vivre en Jenny Dacquin, ni d'ailleurs en personne. Mais un

Fromentin, pour qui Madeleine, c'est à la fois l'amour, les grands élans poétiques, l'idéal, le rêve, toute la mission de la jeunesse, si Madeleine se refuse et s'éloigne tout en continuant à vivre, il aura le sentiment du naufrage total. Dieu sait à quel renoncement définitif, à quel abandon, à quelle *désertion* il se laissera aller ! Mais Madeleine est morte. Et une sorte de déboulement va s'instaurer en l'âme de Fromentin. Toute une partie de lui-même suivra les pentes amères du renoncement et de la *démission*. « Ce degré de démission de lui-même », dit quelque part Dominique, parlant de soi, et il se traite, à la fin du roman, de « déserteur ». Toute une partie de Fromentin se laissera aller aux poisons du désespoir romantique, aux charmes pervers de ce narcotique si doux et si amer qu'est la répudiation de soi-même. Et, laissant cette partie de son âme se déposer dans un livre, Fromentin lui-même, d'un effort vigoureux, se sauvera.

On voit maintenant pourquoi il s'agit du *renoncement d'une génération*. Tous les tourments de la génération de 1840 se sont comme installés en l'âme privilégiée d'Eugène Fromentin. Toutes les souffrances qu'ont connues Paul Bataillard, Emile Beltrémieux, Armand du Mesnil, Léon Mouliade, la petite équipe des amis romantiques, Fromentin les a resserrées en lui, et purifiées, à la faveur de cet amour insatisfait qui lui apportait les si étranges voluptés du désespoir. Et il sera le seul du petit groupe à avoir tout sauvé de lui-même. Emile Beltrémieux nous apparaît bien, à distance, aussi riche que Fromentin (et tellement plus énergique !) Mais Beltrémieux mourra dans les premiers jours de 48, n'ayant pu franchir dans le temps le difficile intervalle entre la génération romantique de 1820 et la génération positiviste de 1860, lui qui appartenait à la génération intermédiaire. Il ne dépassa qu'à peine le temps où *la France s'ennuyait*. Des trois autres, Mouliade est resté le romantique, le byronien, mais un byronien d'imitation, dépourvu d'originalité, un byronien *après la lettre*. C'est l'*Olivier d'Orsel* du roman. Il n'a pu se désintoxiquer des poisons de sa jeunesse. Paul Bataillard et Armand du Mesnil ont pu échapper à leur jeunesse, mais c'est en abandonnant tous les prestiges romantiques au profit des études d'archives ou de l'administration, Bataillard

est mort archiviste de la Faculté de médecine de Paris. Armand du Mesnil est devenu conseiller d'Etat. C'est l'*Augustin* du roman. Tout cela, quand on a rêvé, au tournant de sa vingtième année, d'être Byron ou Musset. O cette victoire qui se paye par de tels abandons !

Fromentin a tout sauvé. Ou plutôt il s'est sauvé en se condamnant. Il s'est accordé les plaisirs douloureux du renoncement romantique, les voluptés de l'abdication, le refuge dans la poésie. Il s'est complu à l'image d'un Dominique fuyant avec son rêve insatisfait, avec son amour manqué, sa vie perdue. Il s'est imaginé comme son héros, dans une vaste campagne plate et mouillée, jouissant amèrement de sa désertion et de sa démission, se souvenant parfois, en de longues rêveries, de l'amour qu'il n'a pas su achever, de la femme qu'il n'a pas su conquérir. Et en même temps, lui-même, il s'est arraché à la défaite, au romantisme, aux souvenirs empoisonnés de l'amour insatisfait. Le premier voyage d'Algérie, qui est de mars-à avril 1846, marque la date définitive du salut. Le poète médiocre se rachète par la peinture. L'amant désespéré se jette dans le travail méthodique et la vie saine du désert. Mais qui pourrait affirmer que ce Fromentin de 1846 est un seul et unique personnage ? Ils sont deux, celui qui écrira *Dominique* et décrira les affreuses voluptés du renoncement, celui qui peindra les paysages africains et les énergiques chevaux arabes.

IV

Ainsi, au même titre que la *Confession* de Musset, le *Dominique* de Fromentin est le témoignage d'une génération. Le livre de Musset n'est que la *confession d'un enfant de 1820*. (Les siècles ont vingt ans, le temps d'une génération). Et *Dominique* est l'*abdication d'un enfant de 1840*.

Allons chercher des témoignages du *ressentiment contre soi-même* qui accompagne, chez cet enfant de 1840, l'amour et le romantisme insatisfaits.

L'*homme du ressentiment*, en Dominique, apparaît attentif à se meurtrir, à se détester. Il ne s'aime pas. Il s'appelle lui-même « déserteur ». Avec la cruauté que lui inspirent ses déceptions, il s'acharne sur la ruine de son

amour et de ses ambitions littéraires. Dans l'enthousiasme de l'amour, Eugène et Dominique se sont crus de grands poètes. Pendant les années d'espoir amoureux, Fromentin a écrit pour son amie des milliers de vers. Nous en avons cité quelques uns, avec leur romantisme puéril. La crise sentimentale de 1843, est une fureur de condamnation. « J'avais couvert des rames de papier, dit Dominique. Il y en avait une montagne accumulée sur ma table de travail... Je vivais au jour le jour des illusions de la veille. Dès le lendemain, j'en fis justice. J'en feuilletai au hasard des lambeaux : *une fade odeur de médiocrité me souleva le cœur*. Je pris le tout et le mis au feu... » (chapitre IX). Au chapitre XVI, c'est la fin de la crise. Dominique a renoncé à Madeleine. Renoncer à Madeleine c'est renoncer à soi. Oublier Madeleine, c'est jeter sur son passé un sauvage regard, y promener une lumière brutale, sans indulgence. « Ne plus aimer cette femme qui est tant de moi, c'est ne plus m'aimer... Je réglai d'abord mes comptes avec le passé. J'avais eu, vous le savez, *la manie des vers*. (Entend-on assez le sarcasme en ce mot de *manie* ?) ...J'y joignis une préface ingénieuse qui devait du moins les mettre à l'abri du ridicule. Ils parurent et disparurent... Je ne fis rien pour les sauver, *bien convaincu que toute chose est négligée qui mérite de l'être...* Ce balayage de conscience accompli... ». Et, plus loin : « Je fis le bilan très clair de mon savoir, c'est à dire des ressources acquises, et de mes dons, c'est-à-dire de mes forces vives... Le résultat de cette critique impartiale faite aussi méthodiquement qu'une liquidation d'affaires, fut que j'étais un homme distingué et médiocre. J'avais eu d'autres déceptions plus cruelles ; celle-ci ne me causa pas la plus petite amertume. D'ailleurs *c'était à peine une déception* ».

Comment ne pas entendre, en ces phrases désolées, la sourde chanson qui berce de son amertume savourée et consentie les plaisirs du renoncement ? Dominique parle de « l'âcre jouissance propre aux voluptés d'esprit qui font souffrir ». Comme dit Alain dans une de ses plus fortes pages, c'est ici le domaine des *passions tristes*. Jouer ce jeu n'est pas difficile. Et celui qui trouve des attraits poétiques dans la condamnation et l'abandon de soi-même découvre toujours des raisons. Dominique, cette moitié triste de Fromentin, s'abandonne. Ayant perdu

l'amour, par dépit contre lui-même il décide de perdre encore la poésie, la gloire, les travaux de l'écrivain. Il s'abîme dans les *voluptés d'esprit* et dans les abîmes du souvenir. « Malheureux, dit Alain dans *les Idées et les Ages*, celui qui veut se juger lui-même devant les possibles... Dans ce vain travail, par lequel l'homme veut se décrire lui-même, il arrive inévitablement que lâcheté recouvre courage, et tristesse joie... jusqu'à une grisaille où tout est égal. Ainsi l'homme se perd dans le moment qu'il croit se trouver... Telle est la toile de fond de l'en-nui ». Le voyez-vous, dans cette *grisaille où tout est égal*, au milieu des interminables marais d'Aunis, face au rivage battu tristement par les flots, le voyez-vous, ce Dominique, en proie aux voluptés tristes, espèce de Manfred désillusionné qui est devenu maire de sa commune ?

(A suivre)

ARMAND HOOG.

LE MYSTÈRE D'EIN-EL-SAHRA

(Nouvelle)

— Bonsoir, mon cher ami, comme je vous remercie de me donner votre soirée, disait Tewfik Said en recevant Amin Bey Rafik.

— Par exemple ! s'exclama en riant le célèbre avocat, vous m'invitez à dîner dans ce cadre charmant et c'est vous qui me remerciez ? Vous avez au moins l'intention d'acheter ma conscience !

— Pas tout à fait, répliqua Tewfik, soutenant le ton de la plaisanterie. Puis d'une voix plus grave : « Je voudrais seulement demander un conseil au maître des plaidoiries d'assises. Mais nous parlerons de tout cela plus tard. Maintenant, dinons, voulez-vous ? j'ai fait installer une petite table sur la vérandah.

Silencieux, le souffragui servait déjà le consommé glacé. Après la journée torride, la fraîcheur du soir ranimait les esprits et les appétits. Les arbres de Zamalek bruissaient doucement ; accrochés aux balustrades de la vérandah, des bougainvillées pourpres jetaient leur note éclatante.

Le jeune avocat appréciait en connaisseur le dîner délicat et relevé, les filets de soles au curry, l'aile de poulet froid, les fruits rafraîchis dans leur bol de cristal embué par la glace. Psychologue, il avait saisi qu'un souci préoccupait son hôte et avait pris l'initiative d'une conversation brillante dont il faisait tous les frais.

Le dîner achevé, ils s'installèrent au jardin. L'arô-

me du café brûlant se mêlait au parfum des jasmins. L'avocat, silencieux maintenant, allumait une cigarette. Tewfik préparait sa pipe tranquillement, réfléchissant au sujet qui le préoccupait.

— Alors ? demanda Amin Bey.

— Voilà mon cher ami, J'ai pensé qu'avec votre grande expérience vous pourriez me donner un conseil. Vous avez certainement entendu parler de l'assassinat de Madame Herfel dans son hôtel de Ein-el-Sahra, sur les bords de la Mer Rouge ?

— Naturellement, cette jeune Autrichienne étranglée par son souffragui ? Tentative de viol, fuite du coupable, rattrapé d'ailleurs. Crime horrible, mais sans mystère.

— Croyez-vous ? répliqua Tewfik. C'est là, justement où mon insignifiante personne intervient. A la suite de circonstances que je vais vous raconter, ma femme et moi avons été témoins de scènes qui pourraient peut-être jeter une lumière nouvelle sur le drame. Mais quelle responsabilité, mon cher, et jusqu'à quel point faut-il accorder de l'importance à des impondérables qui n'en ont peut-être aucune et impliquer un malheureux mari, sans doute dévoré de chagrin ? C'est en quoi votre avis peut m'être précieux : faut-il faire part à la justice, pas même de soupçons, mais de vagues impressions ou bien me taire et laisser simplement les événements suivre leur cours ?

Amin Bey, qui fumait, nonchalamment installé dans un profond fauteuil de jardin, se redressa soudain, intéressé !

— Mon chez Tewfik, des maintenant et sans connaître encore les faits que vous allez me raconter, je vous dis ceci : il faut parler ! C'est un devoir de conscience. Vous ne pouvez vous imaginer combien un détail, en apparence insignifiant, peut apporter de clarté dans une affaire criminelle. Mais je vous écoute.

— Vous vous souvenez, peut-être, qu'à la fin de ce printemps, surmené par mon travail, j'avais profité du petit Baïram pour prendre une dizaine de jours de repos. Je commençai donc ces courtes vacances deux jours avant les fêtes et les prolongai quatre jours après. Ma femme m'accompagnait naturellement

« Des amis nous avaient parlé avec enthousiasme

d'un petit hôtel qu'on avait inauguré au début de l'hiver au bord de la Mer Rouge, à vingt kilomètres environ de Suez. Le propriétaire avait, au cours d'un camping, découvert l'existence d'une nappe d'eau souterraine qui se déverse dans la Mer Rouge plusieurs mètres au-dessous de son niveau. Il avait eu l'idée de construire sur cet emplacement une série de bungalows très simples, où les amateurs de désert peuvent séjourner avec un minimum de confort. Herfel est un ancien officier autrichien, gazé pendant la guerre et qui passa plusieurs années dans un sanatorium. Il en sortit à peu près guéri et, au cours d'une vie aventureuse, rencontra à Constantinople une jeune russe, fille de réfugiés, qu'il épousa. Peu de temps après leur mariage, la jeune personne, délicate de poitrine, fut menacée d'une atteinte plus grave. Les médecins conseillèrent un climat très sec et les jeunes époux s'installèrent à Héliouan. Possédant une petite fortune, mais ne pouvant vivre de leurs revenus, ils louèrent une villa et y reçurent quelques pensionnaires. Très vite pris par le désert, Herfel se passionna pour le camping et organisa quelques expéditions payantes. C'est ainsi qu'il découvrit la nappe d'eau souterraine. Le climat sec des bords de la Mer Rouge convenant parfaitement à sa femme, ils abandonnèrent Héliouan, construisirent leurs bungalows, s'y installèrent et ouvrirent leur petit hôtel. Pour les fervents du désert qui ne disposent que d'un week-end, dresser une grande tente, apporter des provisions, est souvent chose fastidieuse. D'autre part, les Herfel, étant des gens du monde, recevaient leurs visiteurs plus comme des hôtes que comme des clients. Bref, surtout en fin de semaine, le petit hôtel de la Mer Rouge était toujours rempli.

« J'eus donc l'idée d'y passer mes quelques jours de vacances. J'avais écrit à l'avance pour retenir des chambres et après une très agréable traversée du désert en auto, ma femme et moi arrivions à Ein-el-Sahra, au début de l'après-midi.

« Herfel et sa pauvre petite femme ont transformé ce coin en une oasis vraiment ravissante, sans aucune prétention et s'harmonisant parfaitement avec la sauvage beauté du lieu. Trois grands dattiers balancent leur palmes au-dessus du bâtiment principal, — rez-de-chaussée et un étage, crépis à la chaux et entourés d'un

large balcon en bois, abrité de tentes mobiles. A droite et à gauche, deux de chaque côté, sont construits en longueur des bâtiments sans étage, de deux ou trois chambres ayant chacune une porte d'entrée face à la mer et donnant sur un balcon auquel on accède par quelques marches. J'avais retenu une de ces maisonnettes à deux chambres et nous étions ainsi tout à fait indépendants, isolés dans notre logis particulier.

« Dès que l'auto eut stoppé, Herfel vint à notre rencontre. C'est un type mince, nerveux, musclé. Dans son visage bronzé aux traits marqués, les yeux bleus paraissent encore plus clairs et ont une expression très jeune. Il nous accueillit avec beaucoup d'entrain, nous fit voir notre installation et, tout de suite, voulut nous faire visiter sa petite demeure. Il nous raconta aussitôt comment il avait découvert la source : « Ce sont ces trois palmiers, nous dit-il, qui me donnèrent l'idée que l'eau devait exister à proximité. J'ai d'abord construit ce bâtiment central avec un living-room au rez-de-chaussée et quatre chambres à coucher au premier. La clientèle étant venue tout de suite, j'ai bâti ces bungalows isolés, ce qui m'a permis de développer l'exploitation, mais je n'ai guère l'intention de l'agrandir encore, car nous voulons garder cette note d'intimité et donner à nos hôtes l'impression qu'ils sont des amis. Du reste je n'accepte pas tout le monde ».

« Malgré nos protestations, il insista pour nous faire entrer dans le living-room et nous laissa un peu désorientés par cet accueil véhément. Il revint peu d'instants après et nous fûmes bientôt au courant de tous les détails de sa vie : « Vous voudrez bien excuser ma femme encore un moment, nous dit-il, nous attendons des clients pour le Baïram et, comme c'est elle qui s'occupe de tout, elle est extrêmement occupée en ce moment. Toutes les chambres sont retenues, nous devons même dresser une tente de quatre lits. Oui, nous travaillons beaucoup nous-mêmes. Nous avons monté cette affaire, mais pour la faire marcher, nous devons nous imposer le minimum de frais. Presque toute notre fortune a passé dans les sanatoria où j'ai été soigné après la guerre, car tel que vous me voyez, j'ai l'air bien portant, n'est-ce-pas, eh bien, on a dû me soigner pendant quatre ans pour me désintoxiquer des gaz. Avec

les quatre ans de guerre, il y avait de quoi démolir un homme ! Il paraît que j'ai la vie dure pour avoir ainsi résisté ».

« Vous voyez d'ici le type ! un mélange de naïveté et de roublardise, beaucoup de spontanéité et pas mal d'égoïsme, surtout un grand désir de ne pas se sentir un déclassé. Dans le courant de la conversation, nous sûmes bientôt que son oncle avait été autrefois général en Autriche, que lui-même avait été élevé dans un collège militaire, le Theresianum, je crois, et qu'après sa guérison il avait monté une affaire avec un industriel roumain. Il nous parla aussi de sa femme, fille d'un haut fonctionnaire à la cour du Tsar, réfugiée avec sa famille en Turquie après la révolution. Il nous dit que, n'était sa santé délicate, elle aurait eu une carrière de peintre toute tracée. Il nous montra quelques-unes de ses peintures, fort jolies ma foi.

« Entre-temps, un splendide souffragui soudanais, avait servi le thé. Comme je faisais une remarque élogieuse sur son allure : — Oui, dit-il, c'est un gaillard qui abat de la besogne. Et figurez-vous que je me le suis attaché à des conditions particulièrement avantageuses. Il avait fait de la prison à la suite d'une querelle entre barbarins, vous savez, une de ces disputes sauvages qui éclatent souvent en pleine ville entre Soudanais de tribus rivales. Ils ont tous plus ou moins une bataille à leur actif, parfois la police arrive trop tard, quelquefois ils se font pincer. Tel fut le cas de celui-ci qui se trouvait, de ce fait, d'un placement difficile. Je l'ai pris à mon service et il nous est parfaitement dévoué. C'est lui qui fait tout le gros travail ici —

« Nous finissions notre thé quand Madame Herfel entra. C'était une mince jeune femme, assez grande, très gracieuse. Un charmant visage rond aux traits réguliers encadrés de cheveux châtain clair bouclés, faisant ressortir la teinte marron foncé des grands yeux. rarement très gais, malgré l'expression riieuse de la bouche presque enfantine. Elle ne parla guère, mais le soir, au dîner que nous primes ensemble. — nous étions les seuls hôtes ce jour-là, — elle se montra pleine d'entrain. Plus tard, quand se déroulèrent les événements que je vais vous raconter, ma femme et moi pensâmes que sa gaité était toujours un peu forcée. Mais com-

ment savoir ? Dans cette malheureuse histoire, chaque acte de ces deux êtres si complexes pouvait être interprété sous deux angles absolument différents.

« Le jour suivant, nous la vîmes très peu. Une vingtaine de clients étaient attendus le lendemain et elle devait tout préparer pour les recevoir. Ma femme alla passer un moment avec elle à la cuisine et la vit confectionner les pâtisseries pour les jours suivants.

« Lui, par contre, sauf au moment où il aida Hassan, le souffragui, à dresser la tente supplémentaire et à déménager des lits d'une chambre à une autre, nous tint compagnie assez souvent. Une compagnie pas désagréable d'ailleurs, car il était loin d'être sot et son esprit vif et primesautier avait mille facettes. Je crus le comprendre mieux : un caractère droit et sincère, mais désaxe par la guerre et la maladie, mythomane de bonne foi, surtout en ce qui concernait la facilité des femmes, se vantant des avances qu'elles lui faisaient avec une naïveté déconcertante.

« A la fin de la matinée, il nous quitta pendant deux heures pour aller chercher à la gare de Suez une amie de sa femme, une jeune fille, qu'ils avaient connue à Hélcuan. C'était une Suédoise, assez fraîche mais insignifiante, professeur de culture physique au Caire. Elle ne parut guère de la journée, aidant Madame Herfel aux soins du ménage. Je crus comprendre qu'elle habitait au pair à Ein pendant le week-end.

« Le lendemain l'atmosphère fut toute différente. Une vie assez agréable du reste, mi-camping, mi-hôtel s'organisa. Des bandes joyeuses de jeunes gens envahirent la tente et une partie des bungalows, les autres furent occupés par des couples plus âgés assez vulgaires. Herfel s'était vanté en disant qu'il faisait un choix.

« Etonnant, ce Herfel. Un vrai boute-en-train : le jour organisant les parties de volley-ball, des concours de nage, distribuant les engins et les lignes pour la pêche matinale, nous entraînant, au coucher du soleil, à la pêche aux crabes ; le soir, dans le living-room, combinant les parties de bridge, jouant au ping-pong. Quant à Olga Herfel, elle n'apparaissait plus, même pas aux repas que son mari animait de sa verve. Ma femme et moi étions un peu attristés de voir cette petite Olga,

fine, pleine de charme, et dont la place aurait dû se trouver parmi nous, s'astreindre à des besognes serviles. Avaient-ils vraiment besoin de faire l'économie d'une servante ? L'entreprise semblait marcher admirablement et la présence d'une hôtesse comme elle aurait amené certainement des gens d'une classe sociale supérieure. La dépense eût été rapidement rattrapée. J'en parlais un jour à un jeune couple français avec qui nous avions lié connaissance : « Vous avez tout à fait raison, me dirent-ils. Nous connaissons cet endroit depuis longtemps et nous y reviendrions bien plus souvent si nous n'étions pas indignés de voir cette pauvre petite s'éreinter ainsi. Herfel est un inconscient et sans doute aussi un paresseux, et avec cela il n'est pas toujours facile. Ecoutez-le donner des ordres à la cuisine ». En effet à plusieurs reprises, nous avons surpris des éclats de voix. L'Autrichien, si avenant avec ses clients prenait un ton dur dans ses remarques sur le service.

« Bref, les quatre jours passèrent assez tranquillement. Le Baïram fini, l'hôtel se vida et nous nous apprêtions, ma femme et moi, à jouir de notre repos récupéré, quand brusquement éclata le drame.

« C'était le lendemain soir après le départ des pensionnaires. Il devait être onze heures. Chérifa et moi avions fait une petite promenade le long de la plage ; nous nous étions attardés plus que d'habitude, la nuit était si belle que nous ne nous décidions pas à rentrer. La lune était presque pleine et vous savez ce que sont ces nuits laiteuses du désert et par quelle magie on se laisse prendre. Surtout sur les bords de la mer Rouge toute phosphorescente, avec, à l'horizon, les masses abruptes de l'Akaba. Nous étions donc rentrés depuis un quart d'heure et n'avions pas encore éteint nos lumières.

« Tout à coup, non loin de notre chambre, nous entendons un cri perçant et aussitôt après : « au secours, au secours ! » Nous nous précipitons dehors ; dans la clarté diffuse de la nuit, nous voyons Madame Herfel, échevelée, à moitié déshabillée, s'élançant vers nous, saisir le bras de ma femme et balbutier : « Sauvez-moi, il veut me tuer ». Chérifa l'enlace, essaye de la calmer, l'entraîne vers notre chambre. Au seuil du pavillon opposé, un bungalow de deux pièces où logent les Herfel,

j'aperçois Herfel encore en short et chemise, cloué sur place, l'air hagard. D'une petite remise où il logeait, accourt Hassan, les yeux ensommeillés. « Que se passe-t-il » ? demandai-je à Herfel sèchement. Il vint vers moi comme un automate : « Je n'en sais pas plus que vous, me dit-il. Je crois que ma femme devient folle » — Nous entrons dans notre chambre et nous voyons Chérifa faisant respirer des sels à Olga qui se tord les mains en gémissant : « Qu'est-ce qui te prend Olga ? demande son mari d'un ton dur. Pourquoi donner en spectacle tes scènes d'hystérie ? » Nous voyons alors cette frêle jeune femme, d'ordinaire si douce, se lever brusquement : « Assassin, crie-t-elle, tu as voulu encore me tuer et tu prétends que je suis hystérique. Madame gardez-moi ici, j'ai si peur ». Lui devient tout pâle, serre les poings, fait un pas en avant, puis se maîtrise : — « Je vous ai bien dit qu'elle est folle. Allons assez de simagrées, rentre te coucher, cela vaudra mieux pour tout le monde ». Mais la petite se jette sur le lit en sanglotant. « Ne le laissez pas approcher, Madame, supplie-t-elle. Je n'en puis plus et c'est ainsi tous les soirs, tous les soirs, il finira par me tuer, j'en suis sûre ». Herfel ne se contient plus, les lèvres blanches, il hurle : « Comédienne, comédienne éhontée, quel jeu joues-tu encore ? Je ne l'ai pas touchée, Monsieur je vous le jure. Mais je crois comprendre... elle veut provoquer un scandale, arriver à ses fins ; mais je te connais, ma petite, je suis plus malin que toi. Tu ne l'auras pas ton gigolo, dussé-je provoquer un drame pour en finir. Veux-tu que je raconte nos sales petites histoires ? C'est cela que tu cherches, eh bien, tu vas entendre... » — « Allons Herfel, dis-je vous êtes hors de vous tous les deux. Plus tard vous discuterez plus froidement. Venez un moment au grand air avec moi » Je l'entraîne dehors ; Hassan est là, collé à la muraille le visage angoissé. « Va te coucher lui dis-je, Madame se porte bien ». Herfel et moi allons vers la plage ; nous nous asseyons sur le sable tout près de la mer qui scintille doucement à nos pieds. Il me paraissait invraisemblable que dans un paysage d'une limpidité pareille deux êtres jeunes pussent ainsi se déchirer

« Quand nous fûmes sortis, Chérifa — elle me raconta la scène plus tard — interrogea Olga, essayant

de la mettre en confiance : « Voyons, mon petit, que signifie cette scène ? Vous êtes un peu surmenée sans doute par ces journées fatigantes, alors un geste brusque de votre mari et vous voilà hors de vous. Il faut calmer vos nerfs ce soir et demain vous vous retrouverez les meilleurs amis du monde. » — « Oh ! non Madame, c'est beaucoup plus grave. Je ne peux plus continuer cette vie. Je ne me plains pas du travail, mais c'est le caractère de Hans. Je ne l'aime plus et il me déteste. Tout ce que je fais est mal fait, toujours des reproches et tous les soirs des scènes, il me brutalise, il me bat, ajouta-t-elle, faiblement. » — « Je suis sûre que vous exagérez le mal, ma petite Olga. Il n'a pas l'air d'une brute, cet homme. Tous les ménages ont des moments difficiles ». — « Non Madame, c'est fini pour nous, ma vie en tous cas est finie, liée à cet homme, car il me veut près de lui. Et jaloux avec cela. C'est intenable. Je ne peux adresser la parole à un homme, à un de nos pensionnaires, sans qu'il suppose le pire. »

« Chérifa m'avoua ensuite combien étrange et un peu invraisemblable lui avait paru cette scène dès le début. Sans doute, cette jeune femme semblait malheureuse, mais une nuance dans le ton de sa voix paraissait forcée. Et la crise de terreur ? Ses frissons et ses larmes pouvaient-ils être joués ? Alors quoi ? Cabotinage ou bien sincérité mêlée inconsciemment de simulation ?

« Pendant ce temps, moi, j'entendais un autre son de cloche. Et nous qui étions venus ici pour un séjour de repos ! Mais puisque le hasard nous avait mêlés à ces complications j'estimai que nous aurions été lâches de nous en désintéresser.

« Herfel semblait avoir retrouvé son calme. « Je suis navré, Monsieur, que cette détraquée vous ait ainsi dérangés, mais puisque vous avez été témoins de cette scène ridicule, je vous dois la vérité : Olga est une petite garce, mais, que voulez-vous, je tiens à elle. Elle a vécu dans un milieu pourri dont je l'ai sortie. Les premières années, je l'ai tenue. Elle était assez malade du reste. Puis sa conduite a changé, je fus plus dur, sans succès d'ailleurs. Elle s'est toquée d'une espèce de gigolo, un sportman qui venait ici en week-end. Elle veut me quitter pour lui et cela je ne le tolérerai pas. » Tout en parlant, son ton avait haussé, on le sentait surexcité. — « Calmez-vous Herfel, je

ne veux pas entrer dans ces détails intimes. Souvenez-vous que demain je ne me rappellerai pas un mot de cette scène. Permettez-moi seulement de suggérer ceci : ne croyez-vous pas que plus de distractions et moins de travail vaudraient mieux à cette petite ? Après tout votre vie ici est plus facile que la sienne. Pendant que vous vous amusez... » — « Moi, Monsieur Said, je m'amuse ? m'interrompit-il, j'ai l'air de m'amuser avec tous ces gens en vacances, de raconter des blagues, de jouer, de partager leur vie oisive. Savent-ils si j'ai toujours envie de faire le plaisantin et que le plus souvent j'aimerais mieux la solitude ? Mais Monsieur, il faut les faire rire, trouver des divertissements pour qu'ils daignent revenir Et que savent-ils de mon travail ? Etaient-ils présents quand j'ai construit ces bâtiments avec l'aide de deux pauvres maçons ? M'ont-ils aidé à creuser ce puits où j'ai trouvé l'eau dans ce désert ? M'ont-ils soigné quand éreinté par ces travaux de manœuvre, je passais des nuits assis dans mon lit, cherchant le souffle qui me manquait ? »

« Je ne savais plus que penser après cette algarade. Malgré son extrême nervosité et en faisant la part de bluff inhérent à ce caractère impulsif, il semblait sincère. Se pouvait-il qu'il brutalisât sa femme ! Mais alors, le désespoir de celle-ci ? Etais-il un mythomane ? Etais-elle une rouée ?

« Nous rentrâmes. Il s'était calmé et me remercia de l'intérêt que je leur portais. Chérifa était seule. Elle avait décidé la jeune femme à aller dormir. Il nous dit bonsoir et rentra dans la pièce voisine de celle d'Olga, car ils faisaient chambre à part, quand il y avait de la place.

« Ainsi se termina ce drame, ou, peut-être, hélas, s'amorça le vrai drame.

« Et la vie normale recommença, mais l'atmosphère restait tendue. Herfel ne perdit pas une occasion de faire valoir son activité. Ma remarque sur sa paresse l'avait touché au vif. Nous nous quittâmes, du reste, les meilleurs amis du monde. Sur le chemin du retour, Chérifa me dit tout d'un coup : As-tu remarqué l'énorme bleu que Mme Herfel avait au bras ? — Non, lui répondis-je, et la conversation en resta là. Mais nous avions tous deux le cœur serré

« J'avais presque oublié ces incidents quand, avant-hier, en ouvrant le journal, je tombai sur ce titre en grosses lettres : « Assassinat d'une jeune femme russe à Ein-el-Sahra. On a arrêté le coupable. » Vous pensez si je lus l'article. C'était bien elle, pauvre petite Olga, sauvagement étranglée. Avant d'arriver à la fin de l'article, un nom, malgré moi, s'imposait : Herfel, c'était lui l'assassin ; et je le revoyais impulsif, déséquilibré peut-être par ses souffrances passées, un coup de folie, deux mains qui serrent, un jeune être inanimé. Et puis, pas du tout : c'était un crime crapuleux, un grand barbare qui essaye de violer une jeune femme pendant l'absence du mari, elle lutte, il l'étrangle et s'enfuit, car il avait fui, le misérable.

« Donc, au début, j'acceptai ainsi le drame, mais peu à peu, des images, des souvenirs surgirent. La scène de terreur de la petite, simulée peut-être, consciemment ou pas, mais dénotant quand même un fond de désespoir, et d'autre part, l'extérieur sympathique et franc du mari, sa gaieté juvénile, ses efforts pour monter sa petite affaire. Tout est compliqué dans ce drame, vous dis-je. Chaque parole, chaque acte de ces deux êtres est équivoque. Un moment le crime du mari me paraît possible, et la minute d'après inadmissible. Et ce pauvre diable de Hassan qui attend la corde pour le pendre !



Tewfik Saïd se tut. Au fond de son fauteuil Amin Bey songeait ; la braise de sa cigarette luisait dans l'ombre. Tewfik ralluma sa pipe.

— Mon cher ami, dit enfin le jeune avocat, je vous remercie de m'avoir demandé mon avis. Il faut parler à la police demain matin. Evidemment les charges sont lourdes contre Hassan, car pourquoi se serait-il enfui ? Mais en réfléchissant au caractère complexe de ce Herfel, je me dis : Supposons que ce soit lui qui, au cours d'une colère nocturne, ait étranglé cette malheureuse, acte de jalousie motivée suivant sa version à lui, brutalité gratuite suivant son récit à elle. Le voilà devant le corps inanimé, seul dans ce désert, pris de panique. Comment son tempérament complexe peut-il réagir ? D'abord, la honte pour lui, ancien officier, homme d'honneur, d'avoir

commis un crime semblable et puis, sentiment très humain : la peur du châtement. Soudain une idée, se présente à lui : il y a un autre homme ici, Hassan, Hassan qui a déjà subi la prison pour voies de faits. Mais accuser Hassan est un acte vraiment impossible. Il réfléchit, il est un homme droit, certes, mais ne m'avez-vous pas dit aussi qu'il sait faire preuve d'une certaine roublardise ? Il réfléchit, le temps presse. S'il accusait ce soir Hassan, le menaçant d'avertir demain matin, à la première heure, la police ? L'homme est un être fruste, qui croit à la force aveugle des autorités. Si même il lui vient à l'idée que le maître est le coupable, il ne supposera pas un instant qu'on puisse hésiter entre le Khawaga (1) et lui. Il ne connaît rien de nos procédures d'investigation, il sait qu'on l'accusera immédiatement, lui, l'ancien prisonnier. Que faire ? La seule issue possible, fuir. Il est ici, en plein désert ; par la côte et par des pistes traversant le désert, il pourra regagner les campagnes de la Haute-Egypte et de là, le Soudan, son pays. Qui le remarquera, lui, pauvre barbare parmi tant d'autres ? La maison est pleine de provisions, il peut emporter quelques aliments et ensuite, Inchallah !

« Herfel connaît la place que la fatalité tient dans ces imaginations primitives, il n'a que cette carte en main pour se sauver. Il la joue, se persuadant de bonne foi que Hassan, avec son astuce naturelle, échappera aux policiers. En effet, le lendemain matin, Hassan avait disparu. Il laisse au pauvre bougre la chance de prendre de l'avance. Il va à Suez ; vous avez lu que la police n'a été avertie que vers 10 heures. Il dit : « Ce matin, en entrant chez ma femme, je l'ai trouvée assassinée. » Il est très digne, il semble ému au delà de toute expression. Il est certainement, sincère, cet homme, mais c'est un irresponsable. La police vient sur les lieux, fait une enquête. « Qui habitait avec vous ? » — « Personne, hier soir nous n'avions pas de pensionnaire. » — « Qui soupçonnez-vous ? » — « Un voleur. » — « Et les domestiques ? » — « Nous n'en avons qu'un : Hassan. » — « Où est-il ? » — « Que sais-je ? quelque part dans la propriété. » — On cherche partout, on fouille : personne, disparu.

(1) Monsieur,

« Votre souffragui a disparu, c'est lui le coupable. »
« Cela me paraît impossible », proteste Herfel. Notez bien qu'il prend à cœur son rôle de sauveur. Vous voyez que j'ai lu, moi aussi, les détails de l'enquête. Je sentais quelque chose d'anormal dans ce drame, je ne vous l'ai pas dit tout à l'heure pour ne pas influencer votre récit. Mais la police continue l'interrogatoire : « Comment expliquez-vous la disparition du souffragui ? » — « Levé tôt, le matin, il a sans doute, découvert le crime avant moi. Pris de peur, craignant qu'on ne l'accuse, lui dont le dossier est déjà grevé d'une condamnation pour rixe, il se sera enfui. » — « Et vous, Herfel, où étiez-vous hier soir ? » — « Nous avons dîné ensemble, ma femme et moi ; à neuf heures, un peu souffrante, elle a été se coucher ; j'ai fait une promenade de deux heures environ. Quand je suis rentré, la lumière dans sa chambre était éteinte. Comme bien d'autres fois, je suis rentré me coucher directement. » — « N'aviez-vous rien entendu pendant la nuit ? » — « Absolument rien, et pourtant j'ai le sommeil très léger. La pauvre petite a dû être assassinée pendant ma promenade. » — « N'aviez-vous pas peur de la laisser seule pendant des heures avec le souffragui ? » — « Aucune, je vous répète que j'avais en lui une confiance absolue. » — « Qui donc a pu commettre le crime d'après vous ? » — « Probablement un des Bédouins qui viennent camper de ce côté. Il y a un mois, j'ai vu rôder par ici un individu louche, j'ai tiré un coup de fusil à blanc. Peut-être est-il revenu pour voler. Hassan dormait profondément. Ma femme a dû crier, le Bédouin aura pris peur et... voilà. » — « Pourtant, il n'y a pas une tente aux environs ce matin. » — « Croyez-vous qu'il vous ait attendu ? » — ricana Herfel. Tel est à peu près, je crois, le premier interrogatoire.

« On recherche Hassan. On télégraphie aux gardes-côtes ; il se fait prendre en plein désert par une patrouille de méharistes. Le malheureux est terrorisé. Naturellement il proteste, mais qui le croit ? Un type qui sort de prison ! »

Amin Bey s'arrêta. Tewfik, oppressé par l'émotion se leva brusquement : « Mais Amin, qu'est-ce qui vous fait parler ainsi ? Etes-vous un visionnaire ? Tout cela s'ajuste si bien, me semble si clair maintenant. C'est Herfel, certainement, l'assassin. Comment ai-je pu douter ? »

— Oh ! ne nous emballons pas, reprit la voix posée de l'avocat, tout à l'heure si saccadée. Ce sont de simples suppositions, l'habitude de ces sortes d'affaires, la connaissance de certaines psychologies compliquées. Après tout, nous avons peut-être romancé l'histoire de ce brave officier un peu brutal. D'après votre récit, Olga pourrait aussi bien être une déséquilibrée. Et puis, qui sait, c'est sans doute tout bêtement Hassan l'assassin. Vous voyez d'ici la scène : Herfel part en promenade, la petite est toute seule. Elle est déjà presque déshabillée quand elle se souvient d'un ordre à donner ; elle jette un peignoir sur elle et appelle le souffragui. Il reste à la porte, mais ce gaillard est un homme qui a sa femme au Soudan, comme tous ces barbarins et ne l'a pas vue depuis des mois. Il y a là une jeune femme blanche, belle, à moitié nue. Il a beau être un brave type, l'instinct ne raisonne plus. Il avance d'un pas dans la chambre ; Olga, soudain, comprend le danger, serre le peignoir autour d'elle. Ce geste de pudeur le met hors de lui : Hassan avance encore. Elle crie, et c'est la lutte classique de la femme qui se défend. Mais il est trop tard : en voulant étouffer les cris, l'homme serre trop la gorge, le corps s'abandonne. Du coup sa fièvre tombe, il ne reste qu'une issue : fuir. Il ferme la porte de la chambre, prend quelques provisions et ne pense qu'à traverser le désert pour retrouver sa tribu. Herfel rentre de sa promenade. Vous avez vu vous-même qu'ils font chambre à part, le ménage marche assez mal. Il n'éprouve pas le désir d'aller lui dire bonsoir et, du reste, la lumière est éteinte. Tout cela est très plausible. Le lendemain matin, ne la revoyant pas levée à neuf heures, il entre dans sa chambre et... vous savez la suite. »

— Vous êtes vraiment impressionnant, mon cher, dit Tewfik lentement. Je comprends vos succès à la barre. Vous auriez fait un acteur surprenant. Vous venez de me faire vivre deux scènes aussi vraisemblables l'une que l'autre. Je ne sais que croire réellement.

— Et je pourrais encore vous soumettre une troisième explication, répondit l'autre avec une pointe d'ironie. Qui nous dit que ce n'est pas réellement un vagabond qui connaissait les habitudes de Herfel et ses promenades du soir ? C'est peut-être lui, le criminel, le plus banal des trois. C'est Herfel qui aurait dit la vérité.

Hassan découvre le corps le matin. Affolé, incapable de raisonner, il pense que, de toute façon, il sera impliqué puisqu'il était présent au moment du crime. Hélas ! il a le sommeil pesant et n'a rien entendu. Il prend la fuite. Souvenez-vous qu'on l'a rattrapé à dix kilomètres à peine de Ein-el-Sahra. Cela expliquerait pourquoi le pauvre diable ne s'est enfui que le matin. Mais je vous fais grâce des détails. Il est vraiment très tard, ajouta-t-il en se levant. Au revoir, mon cher Tewfik, et encore merci. Ne manquez pas de faire votre déposition à la police demain matin.

NELLY VAUCHER-ZANANIRI.

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE

VI

21 octobre...

Ce matin, à peine avais-je vidé ma tasse de café qu'un message téléphoné me parvenait dans mon bureau, m'informant d'une tentative d'empoisonnement dans le ressort du merkez : une femme répudiée avait mangé un gâteau que lui avait donné son ancien mari, et des symptômes d'empoisonnement avaient apparu. La femme accusait le mari d'avoir voulu l'empoisonner pour se libérer de la pension alimentaire. C'était plausible et en tout cas, une enquête s'imposait.

Mais je les connaissais, ces histoires d'empoisonnement et ce qu'elles comportent de dégoût, surtout le matin. Je sais ! Je vais me transporter sur les lieux, je trouverai une femme nageant dans une mare de vomissements et de matières, et chaque fois que je me pencherai vers elle pour l'interroger, elle me répondra, non par des mots, mais par des... Dieu m'en préserve ! J'en avais des nausées et je sortis mon mouchoir pour cracher.

Je cherchai le moyen de passer cette affaire à mon adjoint. En fait, je le fis venir et lui tendis le message. Il y jeta un coup d'œil rapide et dit :

— Un empoisonnement ! Je n'ai jamais enquêté pour un empoisonnement, mieux, je n'ai jamais été présent à une enquête de cette sorte.

Comme je le comprenais ! Surtout pour un empoisonnement ! Moi-même, qui possède une vieille expérience, je n'ai jamais pu effectuer ce genre d'enquête sans emporter avec moi le formulaire des instructions du procureur général. Ce formulaire impose un interrogatoire précis, avec le détail des questions qu'il faut poser et la façon de noter les réponses. On doit, outre ces questions et ces réponses, rédiger un rapport sommaire, et prélever des vomissements et des matières, pour les envoyer à l'analyse. En outre, il ne faut pas oublier de couper les ongles de l'inculpé, de couper ses poches, et d'envoyer le tout, dans des sachets scellés, au laboratoire d'analyses chimiques, car il arrive souvent que des traces d'arsenic se trouvent attachés aux ongles ou restent dans les poches.

Je convoquai le greffier, lui ordonnant de tout préparer pour l'enquête et lui réclamant le formulaire : je voulais le parcourir rapidement pour m'en rappeler les termes. Il me l'apporta, ainsi que les instructions, et je lus :

« *Article 141.* — Au moment de l'envoi des sachets au bureau de médecine légale... le parquet doit adresser au même instant au procureur général... le formulaire suivant, après avoir inscrit minutieusement tous les renseignements que voici :

(1) La date à laquelle le substitut a été informé du crime.

(2) Les nom, âge et nationalité de la victime.

(3) La victime était-elle en bonne santé avant le crime ?

(4) Les symptômes constatés, comme vomissements, diarrhée, dérangement de corps, soif, douleurs de tête, étourdissements, faiblesse des extrémités et des articulations, sommeil, sudation, paralysies locales, l'état des prunelles, du pouls et de la respiration.

(5) Est-ce que la victime a trouvé un goût spécial à ce qu'elle a ingurgité ?

(6) La victime a-t-elle ressenti, à la langue ou aux extrémités, un engourdissement ou un fourmillement ?

(7) La victime a-t-elle perdu connaissance ?

(8) La victime a-t-elle ressenti une contraction ou une révulsion des nerfs ?

(9) Les symptômes se sont-ils manifesté d'une façon soudaine ?

(10) Dans le passé, la victime s'est-elle jamais trouvée dans un état de santé semblable ?

(11) Quel délai s'est écoulé entre l'absorption des aliments suspects et le début de l'apparition des symptômes ?

Remarque. — Il est nécessaire de fournir des dates précises et des heures exactes en ce qui concerne le questionnaire précédent. Qu'on ne dise pas : le lendemain à trois heures, ou le lundi ; mais bien : les symptômes se sont manifesté à quatre heures de l'après-midi du 16 de tel mois de telle année ; ce qu'on a observé tout d'abord, c'est telle chose, et cela à trois heures du soir ou du matin, bien scrupuleusement... »

C'est tout à fait joli ! Toutes ces questions doivent être posées à un individu qui ne sait plus reconnaître sa tête de ses pieds. Le comble, c'est que nous devons insister pour qu'il nous dise à quelle heure précise ont commencé les symptômes. Et il ne faut pas qu'on nous réponde, par exemple, le lundi. Mieux encore à cette malheureuse victime, noyée dans les résidus de son abdomen, qui ressent des étourdissements, qui a perdu l'usage de ses membres et de ses articulations, le sommeil, etc., etc.. suivant les constatations du formulaire, à cet homme ou à cette femme, à ces paysans simples, qui n'ont pas de montre dans leur poche, qui n'ont peut-être jamais vu une montre, nous devons demander si les symptômes ont commencé, d'après leur observation, à trois heures, et noter la minute exacte...

Résultat : nous allons partir déverser ces questions sur la tête de la femme empoisonnée. Mon adjoint m'accompagnera pour assister à l'enquête : à l'avenir, il n'aura pas d'arguments à faire valoir pour ne pas me remplacer.

Nous allons nous mettre en route, lorsqu'arriva un autre message téléphoné, que me remettait le garçon de bureau :

— Décidément, dis-je, cette journée commence bien mal !

C'était un avis de l'hôpital du gouvernement m'annonçant le décès de Kamar el daoula Elouan.

— L'homme est mort, m'écriai-je, avant de nous avoir communiqué le secret de l'affaire.

Je pris une plume et écrivis en bas du message la phrase rituelle en pareil cas : « Nous ordonnons l'autopsie. » Je priai mon adjoint d'aller assister à cette opération et de m'en faire connaître les résultats dès qu'elle serait terminée.

Il se rendit à l'hôpital. Et moi, je partis au domicile de la femme qui avait mangé le gâteau. C'était bien comme je m'y attendais. La femme était au milieu de la cour de la maison, entourée de ses voisines. Celles-ci, à ce que je crus voir, n'avaient laissé dans toute la rue aucun récipient, ni pot ni caserole : elles avaient tout apporté pour le mettre sous la bouche de la malheureuse, qui était convulsée et semblait à l'agonie. Je fis signe au greffier pour qu'il commence à rédiger le procès-verbal. Enjambant les vases pleins, je m'approchai de la victime :

— Ton nom, ton âge et ta nationalité, lui demandai-je.

Elle ne répondit pas. Rien sur son visage pâle, aux muscles contractés, n'indiqua même qu'elle m'avait compris. Je réitérai ma question presque en hurlant : il ne sortait de sa bouche qu'un long gémissement, accompagné de nouvelles « tentatives » de vomissements. Quelques femmes se précipitèrent pour étayer de la paume de leurs mains sa tête chancelante. Elles chuchotaient :

— On pourrait bien la laisser tranquille.

Je ne pouvais que leur donner raison ; je déclarai comme à moi-même :

— Par Dieu ! je voudrais bien la laisser en paix, mais comment faire ? Le bureau du procureur général attend les formules de questions et le bocal de prélèvements.

Une des femmes, qui n'avait pas la langue dans sa poche, s'enhardit :

— C'est bien son nom que tu demandes, Monsieur ? Elle s'appelle Nabaoueya.

— Nabaoueya comment ?

— Nous ne connaissons que Nabaoueya. Lorsque nous la rencontrons dans le quartier, nous lui disions : Nabaoueya, fais ceci, Nabaoueya, fais cela !

Mais ce n'était pas suffisant. Je dois écrire son nom

au complet. Je priai donc les femmes de l'encourager à me parler pendant une seule minute. Elles se hâtèrent auprès d'elle, lui soutenant la tête, qui ne demandait qu'à tomber sur sa poitrine, lui murmurant à l'oreille qu'elle devait parler et répondre au substitut du parquet. Après une heure entière d'efforts, la malheureuse remua les lèvres. Les femmes y virent un bon présage et s'efforcèrent de la stimuler en lui tapotant les épaules :

— Allons... allons, réponds-nous, ma petite amie !

De mon côté, je m'empressai de crier à son oreille tandis que la sueur me coulait du front :

— Ton nom ! Hé, ton nom donc !

Elle gémit, grogna et dit d'une voix dolente et tremblante :

— Mon nom... Nabaoueya.

J'en avais vraiment par-dessus la tête :

— Entendu ; Nabaoueya ! Très bien ! Mais Nabaoueya qui ? Quel est le nom de ton père ? Aie enfin pitié de moi ! Nabaoueya qui ?

Mais c'était comme si je parlais, comme si je m'adressais à un cadavre. Sa tête était retombée sur sa poitrine, elle gardait le silence et l'on ne percevait qu'un sourd gémissement. Je me sentais gagné par la tristesse et le désespoir. Je jetai un cri aux femmes, qui accoururent et la soulevèrent une autre fois : tamponnant ses tempes avec de l'eau froide, elles lui parlèrent avec douceur, si bien qu'à la fin nous obtenions son nom complet.

Mais dix questions du formulaire restaient encore et si cette seule et simple question de nom avait exigé cet effort, qu'en serait-il de la suite ? Et surtout la dernière : le délai écoulé entre l'absorption de la matière suspecte et la première manifestation des symptômes ? Sans négliger la mention des dates exactes, des heures précises selon ce que dit la remarque finale... Cette femme n'a pu faire sortir son nom de sa mâchoire qu'au prix d'efforts qui nous ont presque fait rendre l'âme, comment pourra-t-elle nous dire l'heure et la minute précises auxquelles elle a observé pour la première fois l'apparition de symptômes ? C'est vraiment magnifique ! Je serais fou si je posais de telles questions, je manquerais de perspicacité. Que pourront penser ces femmes de mon intelligence lorsqu'elles me verront vivement préoccupé d'obtenir de cette femme, étendue comme morte, l'heure et la minute

des symptômes, ainsi que le temps écoulé entre l'absorption de l'aliment suspect et l'apparition des premiers.. jusqu'au bout de ces paroles imprimées dans un formulaire, rédigé dans les bureaux de la capitale, avec une parfaite tranquillité d'esprit, loin du spectacle des vomissements et des diarrhées.

Je fis signe au greffier de clore le procès-verbal, lui faisant comprendre que cette malheureuse était incapable de répondre. Nous nous contenterions d'effectuer le prélèvement des vomissements et des selles, de couper les ongles et les poches de l'individu suspecté.

Nous retournâmes au parquet : je me jetai sur une chaise, mort de fatigue.

Je fermai les yeux pour les rouvrir un instant plus tard : on frappait à la porte et mon adjoint entra, le visage pâle. Je sortis soudain de mon engourdissement :

— Qu'as-tu, lui dis-je ?

— L'autopsie.

— Ah ! Tu as assisté à l'opération. Et quel est le résultat ?

— Le résultat, c'est que je...

Il s'assit sur une chaise près de moi. Je le considérai avec attention et je compris tout. Il venait d'arriver à ce jeune homme ce que j'avais ressenti lorsque j'avais assisté à ma première autopsie. Ce jeune homme délicat venait, la veille, de quitter ses livres, ces livres qui nous font voir et comprendre que l'homme est une chose immense, qu'il est l'axe de la création, l'être par excellence, qui jouit seul parmi les autres créatures, de la faveur du Créateur, l'être lumineux, spirituel, qui ressuscitera. Cet être, peu d'hommes ont eu l'occasion de connaître la composition interne de son corps. Ceux d'entre eux qui ont cette expérience reçoivent un choc, dont l'interprétation est différente suivant le tempérament personnel, la nature et les convictions de chacun.

Je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois je considérai la tête d'un homme, tué d'un coup de feu reçu à bout portant en pleine cervelle. Le crâne avait éclaté, la paroi droite, près de l'oreille, était fendue, et un peu de cervelle s'échappait de la fissure. Le médecin vint pour l'autopsie et je l'accompagnai pour assister à l'opération. Nous quittâmes le champ où le crime avait été commis pour nous transporter à la maison du mort. C'était une

modeste demeure paysanne : des membres de la famille apportaient le corps, enveloppé dans une couverture neuve, qui n'avait pas encore été lessivée ; les femmes poussaient leurs cris et leurs hurlements habituels, et se frottaient le visage de boue. Il y avait avec moi un mamour énergique, qui avait ordonné de faire évacuer les lieux où ne restèrent que les hommes de garde, le médecin, le coiffeur du service de santé et ses aides. On apporta deux grandes cuvettes, qu'on plaça sous une large banquette de bois, au milieu de la cour de la maison. Le coiffeur et ses aides placèrent le corps sur cette banquette et procédèrent à son déshabillage. Les vêtements étaient neufs : l'intéressé les avait étrennés pour la Fête de la rupture du jeûne, puisque le crime avait été commis le dernier jour du mois de ramadan. On aurait dit que le meurtrier avait voulu se hâter, de peur que la fête n'arrivât pendant que son adversaire vivait encore, ou comme s'il avait voulu lui faire cadeau de ce plomb dans la tête à l'occasion de la fête, ou qu'il eût désiré le changement de ton des bruits de la fête et des chansons qui sortaient de l'intérieur de cette maison.

Le médecin donna un coup de bistouri au sommet de la tête et dicta à son secrétaire :

— Nous avons enlevé la peau (Il voulait parler, bien sûr, de la peau du crâne).

Là-dessus, éclatèrent les cris des femmes, qui étaient grimpées furtivement sur le toit de la maison et sur les toits voisins, recouverts, comme on sait, de tiges de coton et de maïs. Au milieu de ce concert, je percevais une voix chaude et élevée, qui m'impressionna douloureusement jusqu'au fond du cœur :

— O mon père, toi qui étais pour nous l'arbre qui donne de l'ombre !

Une autre voix prit la suite, aussi aigüe et enflammée, entrecoupée de sanglots et de pleurs amers :

— O mon père, toi qui venais de prendre le dernier repas du jeûne !

La peau était enlevée ; le médecin tâtait la blessure avec son doigt pour en apprécier la profondeur et en mesurer les limites. Il dicta au secrétaire :

— Blessure par coup de feu, longueur quatre centimètres...

Avec son doigt, il s'efforçait de trouver le plomb, mais ce ne fut pas possible.

Alors, il tira de sa trousse une scie en métal et se mit à entamer le crâne au front pour enlever la calotte. Le crâne était tellement dur qu'il ne put en venir à bout, il prit donc un petit marteau dans sa trousse à outils et frappa sur la scie comme s'il voulait ouvrir une boîte de sardines (1). Une des vieilles perçut ce bruit et, d'un interstice du toit, elle vit les coups de marteau assénés sur la tête de ce chef de famille et doyen de la maison. Appuyant ses mains sur ses joues, elle cria dans un soupir :

— Que le nom de Dieu le protège !

Ce propos m'impressionna et j'y trouvai un sens étrange. Cette vieille était toujours convaincue que leur « homme » était là, avec sa personnalité et son humanité, et cela au moment même où moi, je commençais à en douter.

Il enleva la calotte : au-dessous apparut cette membrane qui recouvre directement le cerveau. Le médecin l'incisa avec son bistouri et se mit à faire des recherches autour de la blessure, dictant :

— Violente hémorragie dans le tissu cervical...

A l'aide de son doigt, il cherchait toujours le plomb mais ne trouvait rien. Il persista dans ses investigations dans les parages de la blessure ; le plomb restait introuvable. Où avait-il passé alors ? Il n'y avait pas d'autre ouverture par où la balle aurait pu sortir. Pourtant le médecin ne désespérait pas. Il me dit en souriant :

— La balle suit parfois une route déconcertante dans le corps humain ; c'est ainsi qu'une balle pénétrant dans l'abdomen peut être trouvée dans la cuisse. C'est raisonnable. Mais qu'une balle qui est entrée par la tête puisse sortir par le pied ? C'est du travail de prestidigitateur. Je ne puis croire qu'une balle parcourt un aussi long trajet.

A la fin, le médecin perdait patience. Il cria :

— Et pourquoi tout ça ? Prenons donc la cervelle toute entière...

Des deux mains, il retira la cervelle du crâne, qui fut ainsi vidé et ressembla à un bol propre. Il divisa le cerveau en quatre parties qu'il répartit entre ses aides, en

(1) Transcrit du français.

les chargeant de rechercher soigneusement la balle. Ceux-ci tripotèrent avec leurs doigts cette matière, à laquelle on attribue le génie de l'homme, au point qu'elle devint une masse liquide analogue à du riz au lait.

— C'est donc cela un cerveau d'homme, me dis-je à voix basse.

La frayeur qui m'avait saisi au début me quittait peu à peu. Mes nerfs s'endurcirent, mon émotion diminua et je sentis s'éveiller en moi la curiosité et le désir de voir ouvrir en ma présence ce corps inanimé pour y plonger mon regard. Maintenant que j'ai vu le cerveau en cet état, voyons le cœur, le foie, les entrailles. Ce n'était plus à mes yeux le corps d'un homme, mais une grande horloge étendue, que je voulais éventrer pour en examiner, les rouages, les ressorts et les sonneries.

Malgré leurs recherches, les praticiens ne trouvèrent rien. Ce n'était pas de chance, comme dit le médecin. Mais, de toutes façons, il nous fallait un résultat. Le corps était là, et la balle devait y être. Le médecin se remit au travail avec énergie, mais non sans ennui, et le scalpel s'enfonça dans ce cadavre. Derrière lui, je regardais et disais :

— Taille ! Coupe !...

Une fièvre extraordinaire m'avait pris et j'avais perdu tout sentiment humain. Je me mettais à dire au médecin

— Fais-moi voir les poumons, montre-moi les intestins, la rate, etc... etc...

Le médecin travaillait sans hésitation : il fit une incision depuis la poitrine jusqu'au bas de l'abdomen, retira le cœur et les intestins, dictant toujours :

— Le cœur est en parfait état ; les intestins contenaient des aliments digérés. Mais, malgré nos investigations, nous n'avons pas trouvé la balle.

Nous réfléchîmes quelque temps et il nous parut possible que, par suite de son poids, la balle soit sortie d'une blessure aussi large et soit tombée à terre. Notre tâche était terminée et nous repartîmes. J'étais étonné du changement qui s'était opéré en moi : impressionnable comme je l'étais, j'avais vu un travail de boucherie, une dissection, mieux, je l'avais dirigée sans trembler. Mais ensuite, quelle déception, après mon espoir ! Je pensais que l'homme était une chose bien plus importante. Eh bien ! non ! Il ne faut pas que nous voyions

l'intérieur de notre corps. Ce qui m'en était apparu ne pourrait sortir de ma mémoire.

Sans doute un tel spectacle avait causé un grand trouble à mon adjoint. J'allais le questionner à ce sujet quand la porte s'ouvrit ; le garçon parut, porteur d'un message téléphoné :

— Espérons que c'est une bonne nouvelle, lui dis-je

Je pris le message. Je poussai un cri dès mon premier coup d'œil :

— La jeune Rim...

Mon adjoint m'interrompit angoissé :

— Qu'a-t-elle ?

— On a trouvé son cadavre dans le grand canal, au sud de la ville.

— Et elle est morte ?

— Je te dis qu'on a trouvé son cadavre. Prends, lis le message.

Mon adjoint s'empara du papier, se mit à lire et arriva à la dernière phrase : « Il est possible que la mort soit due à l'asphyxie (2) par submersion. » Ses yeux étaient fixés avec émotion sur cette feuille, et j'étais plus triste que lui à l'idée de la disparition aussi brutale de cette jolie chose.

Je songeais à notre malchance, non du point de vue professionnel, ni du fait que Rim était une des clefs de l'affaire, mais bien parce que c'était une belle image qui nous avait tous troublés, les plus raisonnables d'entre nous, comme les plus fous, une délicieuse créature qui nous avait procuré des minutes intenses et des instants exquis, une brise rafraîchissante qui avait soufflé sur le désert torride de notre vie stérile dans cette campagne austère.

Je repris conscience de moi-même, je relevai la tête et tendis la main vers mon adjoint pour ravoir le message. J'y inscrivis la phrase convenue : « Nous ordonnons l'autopsie ». Soudain je m'aperçus que cette expression était bien affreuse, oui, pour la première fois, je la trouvais ignoble. Combien en avons-nous prescrites, des autopsies ! Eh ! bien, qu'elles aient lieu : j'étais prêt à demander l'autopsie de la moitié des habitants de la

(2) Transcrit du français.

localité, mais cette jeune fille... cette beauté ! C'était une honte de déchirer son corps pour en découvrir l'intérieur. Mon adjoint regarda avec attention ce que je venais d'écrire sur le message et dit :

— Je pense que tu me diras d'assister à l'autopsie

— Et qui d'autre que toi ?

— Impossible, j'en ai assez avec l'autopsie de la matinée. C'est terrible ! Toute la journée, je verrais dépecer des corps. Je suis l'adjoint du substitut, non l'adjoint d'un entrepreneur de pompes funèbres. Et surtout pas cette jeune fille...

Je songeais à sa réflexion et la trouvais très juste, puis, après un instant de recueillement :

— Tu as raison, lui dis-je. Surtout pas Rim ! Qui aurait le cœur d'assister... Moi-même, si l'on me donnait vingt livres... Donne le message, je vais biffer l'autopsie et autoriser l'inhumation. Nous en aurons fini..

Pratiquement nous avons bien le pouvoir d'agir ainsi, sans encourir la critique ni risquer notre responsabilité. Le médecin qui avait examiné le corps, après qu'il eût été retiré du canal, avait conclu à une asphyxie par submersion, c'est-à-dire qu'il n'avait pas trouvé d'indices lui permettant de conclure à une mort suspecte. L'autopsie, en ce cas, n'est qu'une précaution superflue. Quand un juriste est guidé par un intérêt quelconque, on ne peut rien contre lui : il peut faire face à tout d'une façon logique et raisonnable.

J'avais à peine pris la plume pour biffer l'ordre précédent, que nous entendîmes des cris dans la rue et, de la fenêtre où nous nous étions précipités, nous vîmes le cheikh Asfour, courant nu-tête, sans son bâton vert, suivi d'une foule de gens, petits garçons et petites filles, qui hurlait comme un fou :

Les cils de ses yeux, mes amis,

S'étendent sur l'eau.

Le premier était une perche multicolore ;

Le second était un turbot ;

La troisième, pour sa coquetterie,

Il l'a noyée dans l'eau...

Il répétait ces vers, tantôt d'une voix gémissante tantôt sur un ton agressif, tantôt avec les mouvements d'un prédicateur dans sa chaire. A certains moments

il marchait, à d'autres, il dansait, courait dans toutes les directions. Il disparut à notre vue. Nous quittâmes la fenêtre, silencieux et saisis. Nous retrouvâmes notre calme au bout d'une minute, regagnant notre place dans la chambre :

— Le malheureux ! disions-nous.

Je revins au message et repris la plume, mais j'étais envahi de doute et de trouble :

— Tu as entendu ce qu'il a dit : « Il l'a noyée dans l'eau ». Qui l'a noyée ?

— C'est une lubie de fou, me dit mon adjoint. Allons-nous ouvrir une enquête en nous basant sur les criaileries absurdes d'un hurluberlu dans la rue ? Le mieux est, selon moi, d'enterrer la jeune fille, et qu'on n'en parle plus.

Sa déclaration fit cesser mon hésitation : je pris ma plume avec toute l'énergie d'un homme résolu et satisfait, et j'écrivis le permis d'inhumation :

— Tu as raison, dis-je. Je n'ai plus envie de m'occuper de cette affaire ni des gens qui y ont été mêlés.

22 octobre...

Aujourd'hui, je ne me suis pas réveillé de bonne heure, car j'avais passé presque toute la nuit à épuiser les dossiers en retard, vu que dans une semaine commence la nouvelle année judiciaire et que je ne dois pas conserver pendant une seule affaire de l'année en cours. Cela veut dire que je serai prisonnier toute la semaine pour examiner les liasses de plaintes qui encombrant mes armoires... Ah ! ces plaintes ! Elles sont plus nombreuses que les punaises, dont la multitude envahit les murs humides et délabrés du parquet. Il me semble que les plaintes me tombent sur la tête, comme pluie battante, uniquement les jours de marché. C'est à croire que le fellah, qui se rend au marché, le jeudi de chaque semaine, pour vendre ses provisions de maïs, acheter un peu de sucre et de thé, faire remplir une bouteille d'huile, n'y va que pour faire rédiger par un écrivain public un rapport ou une plainte contre le mazoun, l'omdeh ou l'adjoint au cheikh des ghafirs. Ceci paraît

un chapitre permanent du budget de chacun de ces fellahs qui se rendent au marché. Je n'en connais pas la raison. Est-ce parce qu'il est vraiment lésé ? Ou bien la maladie de la « plainte » est-elle fixée dans le sang du fellah depuis ces générations de tyrans qui ont réellement pesé sur lui ? En tout cas, quelle faute ai-je commise pour avaler la sottise qui s'étale sur ces feuilles ? La présence aux séances du tribunal et le constat des flagrants délits dans la journée, l'enregistrement de ces infractions et des contraventions le soir, le dérangement pour enquêtes et affaires criminelles la nuit, ces besognes ne sont pas encore suffisantes à un substitut de compagnie. Il pourrait trouver le temps de respirer.. Alors, bouchons pour lui ces prises d'air par des monceaux de feuilles insipides, qui viennent du merkez sous la dénomination de « plaintes » ou de « rapports » ou de « situations journalières ». Cela veut dire aussi, qu'avec mon corps chétif et ma faible constitution, ma sensibilité délicate, mon vif penchant à employer une demi-heure à lire un beau livre, je dois également prendre connaissance des injures et des insultes que se sont adressées Sitt el Dar et sa voisine Kataïf, des rapports relatifs aux pertes de cachets, reçus du merkez, des procès-verbaux d'enquêtes pour un ânon qui s'est enfui de devant la porte de la maison, pour la blessure d'un enfant qui a marché sur un morceau de verre, pour la chute d'une branche de sycomore sur la tête du bélier d'el Hagg Hibab. J'excuse vraiment ce substitut de Haute-Egypte, lequel, à ce qu'on dit, franchissant le Nil dans une barque pour se rendre à son travail, emportant avec lui quelques-unes de ces « plaintes », affolé de toute cette besogne, fit un signe au batelier : celui-ci donna à la barque une légère inclinaison qui fit tomber les « plaintes » à l'eau.

Mon malheur s'accroît de l'insistance d'Abd el Maksoud Efendi, le chef de la section criminelle. C'est lui qui est responsable de l'envoi, en temps voulu, des listes d'affaires au procureur général et au ministère de la Justice. A mes yeux, cet homme n'a qu'une seule préoccupation, celle de porter une pièce de chambre en chambre, ordonnant ceci, interdisant cela. Même pour la tâche d'exécution des jugements, qui lui incombe personnellement, il s'en remet à ses subordonnés, se réservant le

soin de crier contre les secrétaires et les garçons de bureau. De tous les fonctionnaires, il est le premier à partir, installant sur le bout de son nez ses lunettes d'or à travers lesquelles il envoie des regards explicites à ceux qui se trouvent réunis dans les couloirs du parquet, avocats et plaignants, comme s'il les invitait à se lever à son passage. Sa conversation consiste uniquement à étaler ses relations et ses accointances avec les grands fonctionnaires, et ce faisant, il est gonflé d'orgueil. Combien de fois lui ai-je demandé compte de son travail ! Il me répondait inévitablement :

— Moi, grâce à Dieu, je suis un homme peu enclin au faste et à la vantardise.

Mais, est-ce que je l'avais interrogé là-dessus ? Jamais ! Il arrive parfois que des gens se défendent par des déclarations qui se trouvent être contre eux-mêmes d'écrasantes accusations. Et c'est ainsi qu'un inculpé fournit dans les détails de sa défense la preuve de sa culpabilité, comme un malade porte dans son sang les germes de son mal.

Il faut donc se livrer à ce travail fatigant pour mener à bien la clôture de l'année judiciaire. J'ai consigné ma porte pour compulser seul ces dossiers, que je liquide de différentes façons. En accomplissant cette besogne je me disais : « Pioche dans le tas, il diminuera ! » Mais celui qui a lancé ce proverbe faisait allusion, en parlant de « tas », aux espèces sonnantes, car les dossiers de plaintes constituent un tas qui grossit toujours, ne diminue pas et ne disparaît jamais.

L'homme cessera-t-il de se plaindre sur la terre tant qu'il sera un homme ? J'étais plongé dans mon travail et je ne me rendis pas compte qu'un coup léger avait été tapé à la porte. J'aperçus soudain, au milieu du bureau, un homme élégant qui me souriait, suivi d'un garçon portant deux valises. Quelle surprise ! C'était mon collègue, le substitut de Tanta. Qu'apportait-il ? Que contenaient ces valises ? Mon collègue ne me laissa pas le temps de l'interroger. Il avait fait signe au garçon de déposer les valises à terre et de s'en aller et, lorsque nous fûmes seuls, il se jeta à genoux dans une attitude théâtrale :

— Je suis tombé du ciel, me dit-il, et tu m'as recueilli.

Je considérais mes mains maigres et son corps replet :

— Comment ? Je t'ai recueilli ? Et tu es sain et sauf ?

— Ecoute ! La question est sérieuse. Tu es un homme connu parmi nous tous pour son zèle, sa complaisance et...

Je commençai à flairer quelque piège. Je comprenais que ce collègue avait quitté sa résidence de Tanta à un moment critique, à l'époque du mauid (3) d'el Sayed el Badaoui : il avait fui la cohue des foules qui arrivent dans la ville de toutes parts et la multiplicité des incidents qui accompagne tout mauid et tout encombrement. Il était venu me trouver pour solliciter un service important, puisqu'il faisait appel à mon zèle et à ma complaisance. Voyons la nature de ce service ? J'étais assez inquiet et désirais, pour être tranquilisé, connaître au plus vite ses intentions :

— Tout à ta disposition, lui dis-je.

A peine eut-il entendu cette parole encourageante qu'il vint me baiser la tête et me déclara avec une voix de mendiant :

— Que Dieu te garde, qu'Il allonge ta vie et.. !

Me laissant, il se précipita sur ses valises :

— Tu permets ?

Je fus agréablement impressionné par ses bonnes manières et sa parfaite éducation en visite :

— Vraiment, ce n'était pas nécessaire de te charger d'un cadeau.

Il ouvrit une des deux valises. Je m'attendais à y voir au moins les pois chiches (4) d'el Sayed el Badaoui ; l'autre devait contenir de la pâtisserie du mauid... Mais il en retira des liasses de plaintes, et les déposa sur mon bureau en me disant modestement :

— Nous faisons des cadeaux suivant nos moyens.

Je considérai les dossiers avec frayeur et murmurai :

— Dieu m'en préserve !

(3) Anniversaire de la naissance.

(4) Au moment du mauid, les personnes arrivant de Tanta apportent à leurs amis des pois chiches.

Mon hôte continuait à retirer les dossiers l'un après l'autre, tout en me disant :

— Le Prophète a bien accepté les cadeaux.

Je ne savais que dire à cet homme qui osait appeler cette corvée un cadeau. Je maudis en moi-même ce vieil adage : « L'action publique est indivisible ». C'est là le principe qui fixe notre conduite, c'est le règlement qui impose une solidarité absolue entre tous les membres du parquet. C'est ce qui donne au substitut d'Assouan le droit de prendre en mains les affaires du substitut d'Alexandrie, sans que son ingérence puisse provoquer une action en nullité pour des raisons de temps ou de lieu. Je maudis cela, je maudis mon visiteur, je me maudis moi-même, puisque j'avais, par malheur, la réputation, bien établie auprès de mes collègues, d'être plein de zèle, principalement pour les plaintes administratives, que je liquidais rapidement. Beaucoup d'entre eux avaient adopté mon système pour étudier les plaintes. Ils disaient que je lisais les plaintes par la fin, non par le commencement. C'était vrai, car je ne suis pas assez fou pour lire ces pièces depuis le commencement, comme on le fait d'ordinaire, principalement les gens raisonnables. Si j'opérais ainsi, je n'en finirais jamais. Je jette un coup d'œil sur le préambule : « Vous, asile de la justice et protection de la vérité, qui anéantissez le règne de la tyrannie, qui faites disparaître... etc., etc. » De là je cours à la dernière ligne, où je trouve habituellement l'essentiel. Cet « essentiel » est bien rarement essentiel et, très souvent, ma plume écrit au plus vite : « A classer ». Mes collègues, empêtrés, noyés dans cette nuée d'insectes, ont abusé de mon audace et de mon zèle.

Mais aujourd'hui, je suis le dernier à aider les autres, et j'ai plutôt besoin qu'on m'aide. La venue intempestive de ce visiteur, telle l'arrivée brutale d'un malheur, est une affaire difficile à avaler. Je ne me retins plus : je pris une mine renfrognée en face de ces plaintes tirées de ces valises et lui dis, avec l'accent d'une ironie mêlée de rage :

— C'est merveilleux ! Qu'il est beau ce pois chiche du mauid ! C'est vraiment une chose qui réjouit le cœur !

Mon interlocuteur répondit, en lâchant le dernier dossier :

— J'avais l'intention de t'apporter un peu de pâtisserie...

Je l'interrompis d'un ton effrayé :

— De cette espèce-là ?

Il continua sa phrase en souriant :

— ...mais j'ai oublié à la dernière minute...

— Grâce à Dieu ! Il n'y a pas grand mal.

Mon honorable collègue se mit à rire. Le café arriva et il le but de bon cœur. Il fit le tour du bureau, s'approcha de la fenêtre, suivant une habitude que je lui connaissais et jeta un regard sur les rares maisons qui étaient aux alentours. Il cligna de l'œil :

— Dans cette maison, il y a une fille épatante.

J'allai vers lui et le tirai vivement par le bras :

— Je pensais, lui dis-je, que tu étais devenu raisonnable et que tu ne faisais plus de bêtises.

Il sourit et revint s'asseoir sur une chaise au milieu de la chambre :

— Comment pourrais-je ne plus en commettre ? Faire de l'œil, j'ai ça dans le sang.

Il me rappela les jours de Deirout, lorsque nous étions ensemble au parquet de cette ville. Il alluma une cigarette, qu'il m'avait demandée :

— Te souviens-tu de Deirout, dit-il, lorsque nous jetions les yeux sur les toits pour apercevoir une chemise de femme, ornée de dentelles (5), uniquement pour nous assurer qu'il y avait des femmes en ville ?

Le fait est que c'était un pays aux mœurs simples et primitives. Cette région du sud de l'Égypte est une chose qui effraie l'habitant du Delta : la femme est là-bas un fantôme qu'on ne peut et qu'on ne doit pas voir. C'est une créature sèche qui ne se distingue pas de l'homme : l'un comme l'autre sont sans délicatesse ; l'un comme l'autre, âme, corps et tempérament, ressemblent à la terre noire sur laquelle ils vivent, privés de l'eau du Nil au moment de la décrue. Des humains, qui, dans leur formation, ont été sevrés de cette eau dans laquelle git le secret de la distinction chez les humains !

Mon collègue fit sortir la fumée par le nez et par la bouche, puis continua :

(5) Transcrit du français, sous la forme « tantana ».

— Que Dieu maudisse ce pays ! Je parie que si l'on découvrait la tête des neuf dixièmes des habitants de Deirout, on la trouverait trépanée (6), par suite des coups de nabout qui se distribuent là-bas.

J'approuvai de la tête :

— Et Abnoub, ajoutai-je.

— Encore pire !

Il prononça ce mot avec un geste de la main qui me fit rire, me rappelant un détail que j'avais lu sur cette localité. Une statistique avait paru en Europe, ou en Amérique (je ne me souviens plus exactement), fournissant le dénombrement des crimes dans le monde. Chicago était, dans le monde, la ville où les crimes étaient le plus fréquents. Abnoub la suivait immédiatement, puis venaient les autres villes connues de l'univers. Je croyais alors qu'Abnoub était une localité d'Amérique, mais une note marginale précisait qu'elle se trouvait en Haute-Egypte, et je fus stupéfait de voir que cette petite ville tenait une place aussi considérable parmi les cités célèbres de l'univers, bien qu'elle occupât ce rang dans le monde du crime. Chicago et Abnoub sont donc les deux pôles des bas instincts sur cette terre, la première avec les crimes de la civilisation, la seconde avec ceux d'une société encore primitive. Chaque série a son cachet et ses marques distinctives. Le crime de la civilisation se revêt aussi du costume de la civilisation, par ses armes, ses buts et ses mobiles. Là-bas, le criminel civilisé sort de son automobile blindée, armé de revolvers, de mitrailleuses (7), de bombes, pour attaquer les grandes banques (8) et les caisses publiques. Puis il rentre dans sa cachette avec une abondante moisson de guinées. Ici, le criminel primitif sort enveloppé dans son manteau, armé d'un gourdin, d'une pioche ou d'un fusil, et il verse le sang d'un être frère pour venger un honneur que les habitudes et les coutumes jugent avoir été profané. Là-bas, fortune et argent ; ici, traditions et usages. Telle est la différence entre les civilisés et les primitifs, entre ce qui préoccupe l'âme du civilisé et l'âme du primitif. C'est entendu, le mal est toujours le mal. Mais lorsqu'il est

(6) Transcrit du français.

(7) Transcrit du français.

(8) « Bounouk » pluriel arabe de « banque ».

engendré par un mobile important, il est plus considérable que celui qui naît d'un motif bénin ou insignifiant. Ainsi, la grande civilisation ne supprime pas le mal et n'efface pas le crime, mieux elle donne naissance au grand criminel, au crime immense.

Je regardais mon collègue, silencieux, et je lui dis :

— J'en ai assez ! Je suis écœuré de cette chose qu'on nomme la campagne. Je suis dégoûté des bonnets de feutre des paysans.

— Tu peux toujours parler, ça ne sert à rien.

— Moi, j'ai une envie folle du Caire. Songe que j'ai oublié l'aspect de la capitale de mon pays. Ah ! mes amis, je veux changer de crimes : j'aurai affaire à des criminels en veston et en pantalon (9).

— Les mutations ont lieu en novembre.

— Je compte être nommé au Caire à l'ancienneté.

— Le transfert au Caire n'a pas lieu à l'ancienneté mon cher. As-tu du piston ?

— Non.

— En ce cas, tu vivras et tu mourras à la campagne.

— Et nos collègues, ceux qui sont depuis longtemps au Caire, qui en profitent depuis des années, qu'en fera-t-on ?

— Le mouvement les comprendra également, de la façon usuelle et selon le système qu'on connaît bien. Le substitut du Mouski sera transféré à l'Ezbékieh ; celui de Choubra à Khalifa ; celui de Sayeda Zeinab au parquet général de la ville : ce seront des mutations arrangées de manière à ne pas leur faire quitter le « paradis », je veux dire la capitale. Et encore, les intéressés ne seront pas contents et l'un d'eux dira, par exemple : « Choubra, tu penses ! Choubra, c'est loin, c'est très loin de mon domicile de Zamalek ! » Un autre : « Comment ! On m'envoie à Sayeda Zeinab ! Un quartier aussi populaire (10) ! » Mais Ton Excellence et la Mienne ! Toi, si Dieu veut, tu seras transféré d'ici à Fechn, sans phrases, et de la même façon, je serai muté de Tanta à Tama ou à Manfalout. Et si l'un de nous articule un mot de plainte ou de récrimination, on nous lancera : « Qu'est-ce que

(9) Transcrit du français.

(10) Dans le texte, transcription du français : «dimocrati».

c'est que ces poules mouillées ? Allez réjoindre votre poste sans faire des minauderies ! »

Je me sentis accablé de tristesse et d'amertume ; il n'y avait qu'à s'armer de patience, pour ne pas ajouter un malheur à l'autre. Je déclarai en soupirant :

— Notre sort est entre les mains de Dieu. Oui, nous avons Dieu ! Tout de même, cet état de choses nous donne peu de cœur à l'ouvrage...

En disant ces mots, j'avais aperçu soudain les liasses de dossiers dont je devais m'occuper, sans rémission et je sentais que mon ardeur au travail était tiède.

— Le travail, me dit mon ami... C'est bien le dernier souci de nos grands chefs. Le piston d'abord, les affaires de service ensuite. Que tu sois réfractaire ou accessible au travail, c'est un détail incompréhensible et dont nos grands chefs se soucient peu.

Mon collègue regarda sa montre et me demanda vite la permission de me quitter. Je le retins, navré de son départ. Notre rencontre et le rappel de nos souvenirs m'avaient apporté un peu de repos et de consolation.

— Rassieds-toi. Tu vas déjeuner avec moi.

— Impossible. Il n'y a personne à mon bureau et c'est le moment du maulid. Je t'en prie, excuse-moi...

Il me remercia, me tendit la main, me dit rapidement adieu et, tout en désignant les dossiers de plaintes qu'il m'avait apportés :

— J'espère que tu seras mis en appétit par ce cadeau de dossiers... La prochaine fois, tu en auras le droit, je t'apporterai des gâteaux... tu sais, des gâteaux pour de vrai, avec des pois chiches, du sésame, des noix, des amandes, des pistaches, et...

— Bien, va-t-en : l'eau m'en vient à la bouche d'avance...

Je le reconduisis en riant jusqu'à la porte et il disparut. Je revins à mes occupations, mais avec une sensation de fatigue, de gêne et de mélancolie. Je jetai un autre regard sur les plaintes et je jugeai bon de continuer mon travail, sans perdre de temps à maugréer inutilement. Personne ne pouvait m'entendre ni me voir hors ces quatre murs qui servaient de prison à mon âme et à mon souffle. Je pris ma plume, retirai du tas un dossier que j'ouvris et je lus : « Asile de la justice... » Je ne pus retenir un bruyant éclat de rire. Moi, l'asile de la justi-

ce ? Où est-elle, la justice ? Je l'ignore, et je ne l'ai jamais vue. Parce que personne ne me l'a donnée. On exige que j'examine les plaintes, et l'on ne tient aucun compte de mes propres doléances, ni de celles de plusieurs centaines de mes collègues. Et je me mis à inscrire sur la plupart de ces feuilles : « A classer ».

Abd el Maksoud Efendi entra, porteur de dossiers volumineux :

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? lui dis-je avec effroi.

— Les délits qui restent à étudier.

Et, se tournant vers la garde qui le suivait :

— Garde, apporte les crimes !

Et pour moi :

— Que ferons-nous des crimes en instance ?

Il plaça devant moi des dossiers. Sur la chemise de l'un d'eux s'étalait le nom de Kamar el daoula Elouan. je me souvins que l'agresseur était inconnu. Inconnu bien sûr, inconnu, et nous ne le connaissons jamais. Comment pourrait-on obtenir que nous découvrions le coupable dans une affaire aussi obscure que celle-ci, pendant que le mamour et la police sont empêtrés de la tête aux pieds dans la fabrication des élections, que je suis plongé dans la lecture des plaintes, des délits et des crimes, et les audiences du tribunal ? Si encore nous possédions une police secrète, suivant l'usage moderne, un juge d'instruction spécialement chargé des crimes, comme cela se pratique en Europe et dans le monde civilisé. Ailleurs, on met tout son zèle à surveiller la vie des individus ; ici, personne ne s'en soucie. On dépense ici beaucoup d'argent pour des futilités, mais si on en réclame pour l'établissement de la justice ou l'amélioration de la vie du peuple, l'argent devient une chose précieuse dont on est chiche, que les mains retiennent en tremblant, comme si on allait le jeter à la mer. C'est que la justice et le peuple... etc, etc, ce sont des mots obscurs pour la mentalité de ce pays, des mots qu'on a le souci de jeter sur le papier ou de lancer dans les discours, comme on le fait avec des phrases et des idées abstraites dont on ne sent pas l'existence réelle. Pourquoi attendre de mon humble personne que je prenne à cœur la vie du sieur Kamar el daoula Elouan ? Ce blessé est mort, sa fin ressemble à celle de centaines d'hommes frappés dans ce

merkez et dans les autres cantons de ce pays. Leur sang a coulé et, dans l'ensemble, il coûte moins cher que l'encre du procès-verbal. Leur souvenir a disparu « officiellement » à nos yeux, par cette dernière et simple mention : « Affaire à classer, parce qu'on n'a pas découvert le coupable : prévenir le merkez et continuer les recherches ». Celui-ci donne alors sa réponse habituelle par une formule apprise par cœur, que rédige le secrétaire-archiviste, d'un mouvement automatique, tout en mordant dans une botte de carottes : « Nous continuons les recherches et les investigations. » C'est le mot d'adieu qui enterre définitivement l'affaire.

Il y avait dans celle de Kamar el daoula une lune (*kamar*) éblouissante, qui la mettait sur un plan supérieur, qui nous rendait le travail agréable et nous incitait au zèle pour le service. Cette lune avait disparu pour jamais, laissant enquête et enquêteurs dans une épaisse obscurité. Mieux, cette disparition lui avait enlevé son intérêt spécial : c'était devenu une cause banale, comme des centaines de cas où les noms nous sont indifférents.

C'est pourtant l'affaire, ou plutôt même le simple dossier de papier griffonné qui a lui-même une personnalité aux yeux des magistrats. Ce qui intéresse nos chefs, c'est le « dossier » et la hâte avec laquelle nous le liquidons : on ne nous blâmerait pas de classer une affaire, et la faute, la faute essentielle serait de la garder en instance et de l'indiquer dans le rapport de fin d'année adressé au procureur général et au ministère. C'est alors qu'on incriminerait le substitut : quelle honte pour lui ! Combien de lettres urgentes pleuvraient sur sa tête de tous côtés, demandant la raison pour laquelle cette affaire n'était pas encore liquidée. Et s'il s'avisait de répondre que, malgré ses recherches, il n'avait pas abouti à trouver le coupable et qu'il continuait son enquête avec une persévérance assidue, cela ne constituerait pas une excuse : ses collègues le traiteraient d'inexpérimenté, estimant qu'il ne connaît pas son métier ; ils lui conseilleraient de « classer provisoirement » l'affaire, afin qu'on la pût croire enterrée. Les hautes sphères ne s'intéressent qu'à la « conclusion » d'une affaire, c'est ce qui les tranquillise. Je veux dire qu'il faut s'en laver les mains, ne plus avoir à s'en occuper, quels que soient les moyens et les procédés. Et c'est alors qu'on peut, en haut lieu, ins-

crire dans les statistiques : « On a dénombré dans le pays, cette année, tant de crimes : l'enquête a été terminée pour tant de cas... etc. » Et c'est au nombre élevé des affaires ayant reçu une solution qu'on peut apprécier d'une façon limpide et le zèle des magistrats pour assurer la sécurité et la bonne marche de la machine administrative.

Abd el Maksoud Efendi me montrait les dossiers :

— Avant tout, mon Bey, achève de voir les affaires en instance, pour que je puisse compléter notre rapport sur les crimes et l'envoyer à Son Excellence le procureur général et au ministère.

— Seulement ça ? Entendu !

Je trempai la plume dans l'encre et pris le premier dossier, celui de Kamar el daoula :

— Tu veux une solution, prends une solution.

Et j'écrivis au bas du procès-verbal la mention rituelle :

« A classer parce qu'on n'a pas trouvé le coupable... etc, etc. »

Je pris les autres « crimes » et les traitai de la même façon, puis je les tendis au chef de la section criminelle, en lui disant sur un ton empreint, bien malgré moi, d'une raillerie amère :

— Tu dois être satisfait. Nous avons fini. Le rapport des crimes est achevé.

FIN.

TEWFIK EL HAKIM

Traduit de l'arabe par

Gaston Wiet et Zaky M. Hassan

L'AIR DU MOIS

LA QUATRIEME DIMENSION

Mon premier vol en avion m'apparut comme ma première vraie leçon de morale, car choses, paysages et hommes vus d'en haut, sont enfin réduits à leur propre valeur.

Sur le ruban blanc de la route la carriole du paysan et la rolls du millionnaire font la même petite tache amorphe, insectes se promenant sur une branche de bouleau. Tout objet humain : maison, poteau télégraphique, passants, n'obligent plus à un détour oiseaux, ils cessent d'être l'obstacle contre lequel on se cogne, pour n'être plus que les points minuscules d'un immense tapis.

L'aviateur abolit la troisième dimension. Il la dépasse et se trouve, par ce fait même, aux confins de la quatrième. Il avance alors parmi de nouvelles valeurs, dans un monde où le relief aplati conduit à un sentiment mystérieux auquel est mal habitué encore l'équilibre du cœur. Il découvre à la vie un aspect inédit, car la considérer de haut c'est presque apercevoir son envers, ou plutôt c'est presque la regarder comme la regardent les dieux.

Ces immenses blocs de terre et de pierres, que les hommes appellent : montagnes, et sur lesquelles leurs pas s'es-soufflent, s'agenouillent graduellement et se couchent avec la douceur des fauves domptés. Une à une les choses de la terre, douces ou terribles, perdent leurs angles. Il n'y a plus d'églises, plus de volcans, plus de frontières. Toutes ces boursofflures et ces éruptions s'aplanissent et se figent, pour ne former qu'un ensemble de dessins abstraits, splendide visage aux traits géométriques,

Mais si l'aviateur, durant son vol, n'a plus à considérer la terre, il a tout à craindre et à espérer du ciel. Les nuées deviennent sa nouvelle patrie. Je n'imagine rien de plus beau qu'un avion fonçant dans une armée de nuages, pâles guerriers flasques et aveuglants, seuls objets, qui dans ce monde étrange, prennent l'apparence de la matière. Le reste n'étant que jeux de rayons et de vents.

Voler c'est essayer de n'être plus un homme, c'est tenter de devenir un génie ou un dieu. Mais il n'est pas donné à tous les aviateurs d'avoir cette aspiration. Il ne suffit pas de voler avec son corps, il faut aussi voler avec son esprit ; c'est grâce à lui que nos yeux découvrent les merveilles et pénètrent dans les mystères. C'est lui qui conduira notre vol à travers cette quatrième dimension à laquelle je faisais allusion. C'est lui qui nous aidera à tirer des images qui se déroulent sous nos yeux, des conclusions exaltantes. Ainsi verrons-nous certains cimetières, qui tiennent leur pâleur du marbre de leurs tombes, avoir la même figure de parallélogramme ou de triangle que certains champs de pommiers blanchis par le printemps. La femme pauvre, vêtue de hardes, et la femme riche, vêtue de diamants ne se distinguent plus l'une de l'autre. Toutes ces choses qui sur terre nous paraissent enviables et splendides tel un palais ou un beau paysage, perdront de leur intérêt et finiront graduellement par s'estomper. Alors ce palais pourrait être aussi bien une chaumière et ce beau paysage un paysage désolé.

C'est dans la prunelle de l'aviateur que s'opère la fonction délicate des contrastes divers. Elle est le point d'union où ce qu'il y a de plus opposé se juxtapose. Sur terre, du fait de notre rapprochement excessif d'avec la faune matérielle, nous voyons, sentons et pensons faux. Il faut du recul et surtout de l'élévation.

Mais une fois que du haut des nues vous vous essayez à porter un jugement sur les hommes et sur vous-mêmes, n'oubliez pas de demeurer modeste et songez que dans le domaine du ciel, comme dans celui de l'esprit, il ne s'agit pas d'imiter Icare, qui périt pour s'être trop rapproché du soleil, mais plutôt de prendre exemple sur Persée, qui usa de son cheval ailé pour porter secours à Andromède, symbole de la Beauté injustement sacrifiée.

MARIE CAVADIA.

NOTES ET CRITIQUES

LE CINQUANTAIRE DE BARBEY D'AUREVILLY

Le 23 Avril 1889 Barbey d'Aureville, mourait à Paris, vieillard glorieux qui se survivait dans une auréole de légende que lui-même avait contribué à créer. Ce cinquantenaire ranimera-t-il une œuvre dont le romantisme attardé n'est plus du goût des lecteurs ? On l'a admiré et on l'a détesté. Et puis on l'a oublié. On peut être tranquille : l'œuvre aussi est bien morte.

Cependant ils sont quelques uns, de plus en plus rares, à lui reconnaître une sorte de génie et à lui inventer une manière de philosophie. En vérité, il ne fut qu'un grand littéraire d'une violence savoureuse et d'une verbosité magnifiquement imagée. Le romancier est maintenant tout-à-fait illisible, mais ses chroniques peuvent encore être relues, ces chroniques et études verveuses, d'une arbitraire voulu, visant à l'effet, trahissant l'artifice et un manque absolu de simplicité. Le style est riche, somptueux, l'imagination est étincelante, l'intelligence est fine — pourtant il ne nous émeut plus et je doute qu'il ait jamais vraiment ému ses contemporains. Il les a intéressés, amusés, il ne les a pas convaincus.

Singulière destinée de partisan ! Catholique dédaigneux, réactionnaire avant la lettre : sa vie et son œuvre expliquent sa haine anticipée de la démocratie. Mais ce catholique fut sans humilité, cet aristocrate eut l'orgueil bruyant d'une caste à laquelle il ramenait tout. On comprend que M. Léon Daudet le monte en épingle. « Dans l'histoire du roman français au dix neuvième siècle, dit-il, histoire qui n'est même pas esquissée, il serait, dès à présent, aux côtés de Balzac ». Etonnante assurance ! Les innombrables lecteurs d'aujourd'hui sont-ils tous des imbéciles qui relisent encore Balzac mais qui ne lisent plus Barbey d'Aureville ? Daudet a ses raisons qui sont réac-

tionnaires et politiques. L'auteur du *Stupide XIX siècle* ne va pas perdre l'occasion d'une polémique à la faveur du cinquantenaire et vomir une fois de plus, avec truculence, notre démocratie. Laissons de côté la politique, négligeons la part de convention et d'artifice qui gâte les meilleures pages du Connétable, mais n'est-il pas exagéré le jugement de l'écrivain royaliste : « L'auteur des *Diaboliques* nous a légué une galerie de types exceptionnels, hommes et femmes, clercs et laïcs, appartenant à une société en voie de disparition, sinon disparue non encore usés par les frottements de la grande ville, aristocrate par la naissance ou le tempérament, dépassant les autres par le scrupule, ou la générosité, par l'esprit de sacrifice ou le remords. Dans une langue magnifique, avec plus d'envolée que Balzac et autant d'envolée que Chateaubriand, il nous les a montrés dominant la foule et même la demi-élite, témoignage des vertus passées, d'une civilisation plus haute et disparue, capables de maintenir, par leur exemple et leur résurrection romanesque, le taux héroïque de la France d'autrefois ».

Appréciation de tendance ! C'est vouloir annexer coûte que coûte l'œuvre à un parti et faire rendre à cette œuvre un son qu'elle n'a pas eu et qu'elle ne pouvait avoir. Pour nous, maintenant, les romans de Barbey d'Aurevilly nous apparaissent malgré l'éclat du style, le faste de l'imagination et l'éloquence des développements, irrémédiablement compromis par leur puerilité et un je ne sais quoi de faux, de tendu, de forcé, par l'absence de mesure, par la méconnaissance de toute psychologie et, finalement, par des morceaux de bravoure qui éclatent à tout moment comme un feu d'artifice prémédité qui étonne plus qu'il n'éblouit.

Sa grande trouvaille fut le satanisme. Ses contemporains se laissèrent-ils prendre à des jeux de pure imagination ? Du reste le satanisme de ce catholique ne comportait aucune perversité, il consista simplement à introduire le diable dans ses fables, personnage invisible qui inspire des actes incompréhensibles, malicieux ou impies. Un critique, en 1887, un grand critique représentant exactement, déjà, le français moyen, le bourgeois cultivé, Jules Lemaitre, homme de bon sens, fin, compréhensif, délicat, raffiné et extrêmement intelligent notait dans une étude assez sévère que le surnaturel des histoires de Barbey d'Aurevilly supprimait par définition toute psychologie : « Le ferouche écrivain développe, exprime violemment, abondamment — et longuement — les actes et les sentiments de ses personnages : il ne les *explique* jamais, et on ne saurait en effet les expliquer sans éliminer le diable auquel il tient plus qu'à tout. Or il semble qu'il prenne pour profondeur cette absence d'explication ». Evidemment comme formule d'art c'est un peu simple, trop simple. Mauriac, romancier catholique, même un peu janséniste, est autrement passionnant, son œuvre est

autrement étoffée, elle a des dessous autrement inquiétants et éclaire d'une lumière autrement vive les profondeurs troubles de l'âme humaine. Des livres comme *L'Ensorcelée*, *Un prêtre marié*, *Une vieille maîtresse*, *Une histoire sans nom*, ou les *Diaboliques* ne sont autre chose que des romans policiers sans policiers — le roman policier de l'âme. Etrange manifestation de son catholicisme, et guère probante. Des fables, des histoires à dormir debout ! Comment cela nous intéresserait-il ? Une femme, par jalousie, empoisonne sa fille ; — un prêtre jette aux cochons des hosties consacrées ; — un duc étrangle sa femme et donne son cœur à manger à des chiens ; — un homme, après son mariage avec une jeune fille idéale, retourne à sa vieille maîtresse parce qu'ils ont bu du sang l'un de l'autre ; — une femme a eu des rapports avec le diable et gagne du coup le don de prophétie etc... etc. On peut, n'est-ce pas ? concevoir des récits plus intelligents Barbey d'Aurevilly a cru peut-être qu'il était original ; nous le jugeons, nous, et malgré tout, assez naïf dans le choix des sujets, et inutilement délirant, et trop facilement extasié.

Jules Lemaitre dit encore :

« J'ai beau faire, rien ne me paraît moins chrétien que son catholicisme. Il ressemble à un plumet de mousquetaire. Je vois que M. d'Aurevilly porte son Dieu à son chapeau. Dans son cœur ? Je ne sais. L'impression qui se dégage de ses livres est plus forte que toutes les professions de foi de l'écrivain. « L'homme, lisons-nous, dans *l'Imitation*, s'élève au dessus de la terre sur deux ailes : la simplicité et la pureté ». Ces deux ailes manquent étrangement à l'auteur d'*Une vieille maîtresse*. Son œuvre entière respire les sentiments les plus opposés à ceux que doit avoir un enfant de Dieu : elle implique le culte et la superstition des vanités mondaines, l'orgueil, et la délectation dans l'orgueil, la complaisance la plus décidée et même l'admiration la plus éperdue pour les forts et les superbes, fussent-ils ennemis de Dieu ».

D'une part un catholicisme spécieux, de l'autre un dandysme avantageux : il a vécu entre deux attitudes. Il s'était composé une fois pour toutes son personnage et il a joué son rôle jusqu'à la fin sans défaillance. Est-ce le personnage qui commanda l'attitude de sa vie et les productions de son esprit ou, au contraire, le personnage lui fut-il imposé, par la formule d'art qu'il avait adoptée ? Que tout cela est court et vain ! Comme beaucoup de catholiques convaincus il ne prenait pas de liberté avec le dogme — celui-ci ne le gênait pas — il en prenait avec la morale. Pendant plus de soixante ans, il mena sa vie sur les sentiers les moins édifiants, quant à la charité de l'esprit, à la générosité du cœur, à l'humilité, à la résignation.

Tout compte fait, que reste-t-il de lui ? Une œuvre inégale qui a pu paraître, en son temps, séduisante et

nouvelle mais dont les résonances à demi éteintes ne nous charment plus. « Son âme sans réserve, écrit Daudet, est un roc d'où la réalité fait jaillir soudain des étincelles ». Il y a longtemps que le roc s'est effrité. Le souci de plus en plus marqué des hommes d'aujourd'hui et des artistes que nous aimons à unir la divine fantaisie au culte de la vérité, a rejeté dans un oubli définitif une œuvre désormais sans portée. La violence n'est jamais la puissance. Dans la modération il y a plus de vraie force que dans les manifestations faussement brillantes d'un courage sans objet. Nous restons froids devant l'exagération verbale, les mots à facettes, l'amplification continue, la recherche du rare, la hantise de l'extraordinaire et de l'extravagant. Qu'il ait eu de la verve, du style, parfois des idées, il faut le reconnaître, mais il ne nous intéresse que comme un phénomène admirablement doué, ayant eu tour à tour le goût furieux de la gloire, la passion déséquilibrée de la grandeur, l'amour effréné de la rhétorique. Avec cela des raffinements inattendus et des trouvailles exquises. Bref du meilleur et du pire. Relisons-le, si nous avons le temps, mais sans illusion. Dépistons l'or perdu parmi les nombreuses scories. Il retardait déjà sur ses contemporains. Maintenant ce n'est qu'un nom sonore évoquant une œuvre de sève inféconde, de passion injuste, d'héroïsme fastueux et d'arrogance emphatique.

GEORGES DUMANI.



« LA MAISON DES IMAGES »

Par Arsène Yergath

(*Les cahiers du Sud*)

La Maison des Images ! Le beau titre pour un livre de vers !

Avant de découper les pages du mince volume, j'évoque déjà la maison inconnue, maison de silence que seule anime la féerie des visions intérieures. J'imagine le poète entre les murs de cette demeure où, face à face, avec son rêve unique multiplié à l'infini, il se débat contre l'envoûtement de la musique et le sortilège de la couleur. Maison, bénie, havre de soulagement, retraite de l'âme ? Je perçois des sons à peine murmurés, une tristesse diffuse, une poignante mélancolie. Va-t-elle révéler son mystère, la maison secrète bâtie avec le subtil mortier de chair

et de sang dans le site irréel de l'esprit ? Les poètes ont des mots qui sont des énigmes émouvantes et des harmonies qui sont des incantations de rêve. Ne leur demandons pas de se plier à notre humanité, plions-nous à la leur, élevons-nous à leur vertige, et, dans l'univers exceptionnel où ils vivent aux heures de transe ou d'inspiration, suivons avec un cœur amical et un esprit compréhensif, leurs allées et venues entre le rêve et la réalité.

Tous les poètes ne se déchiffrent pas à première lecture. Combien — et parmi les plus grands — restent pour nous impressionnants et obscurs ! Désormais la poésie se passe volontiers de clarté et de simplicité. Une initiation est nécessaire ; si l'on osait on demanderait la clef du chiffre. Mais les vers sont beaux, pourtant, de rythme, de plénitude et de musique. Ils créent un climat enchanteur où il n'est pas toujours besoin de comprendre pour être ému, ni d'être ému pour admirer. Séduisante attirance du clair-obscur !

Arsène Yergath honore cette poésie où la nuance difficile joue le rôle principal et où sont rarement marqués les rapports entre les images et leurs reflets, les sentiments et leur expression. Ne crions pas à l'arbitraire, et soumettons-nous à l'inspiration du poète quand même ne le comprendrions-nous pas, quand même serait-elle enveloppée non du mystère des choses ce qui est exquis, mais du mystère des mots ce qui est proprement du domaine de la Sibylle. Aujourd'hui les poètes qui comptent, ceux qui ont l'audience passionnée de l'élite, se refusent à la clarté, à la facilité, à la mélodie trop simple. Valéry et son vers glacé d'une harmonie dure et éclatante donne l'illusion d'une profondeur (peut-être réelle) par la juxtaposition savante des mots. C'est le grand poète de ce temps, et sans doute est-il vraiment un très grand poète, mais le serait-il moins s'il était plus accessible et si ses sources étaient moins cérébrales ?

On ne comprend plus guère la poésie descriptive ou le lyrisme glorieux. On ne se plaît plus au martellement de la rime ni à la sonorité du rythme. La poésie plus que jamais est un effort d'évasion dans l'inconnu et plus souvent dans le passé. Faculté précieuse pour un poète que celle de se créer en dehors de la vie, mais en partant d'elle, un monde intérieur plus riche d'être bruisant de tout le tumulte silencieux de l'âme. Relier le visible à l'invisible, le sensible à l'imperceptible et chanter comme une douleur sa joie, comme une joie sa mélancolie, souffrir et jouir de sa souffrance et la prolonger par le rappel cadencé du souvenir, est-il de volupté plus complète et qui éclaire d'avantage les régions inexplorées de l'être intime ?

C'est le thème favori de *La Maison des Images*. Arsène Yergath en tire des effets adroits, charmants et même émus :

*Solitude où je trouve
Après ta voix après
Le naufrage des corps
Tes paupières tes cils
Le pastel de la lampe
Sur ton visage éteint
Où le rêve détruit
Les scories du réel*

Admirable force du souvenir qui repercute indéfiniment l'écho du sentiment et la réalité de la caresse ! Admirable vertu de la poésie qui par des mots, des sons, la forme tour à tour onduleuse ou sèche du vers peut ressusciter les instants finis et ajouter même à leur intensité.

*Vendanges souviens-toi
Des coteaux où broutaient
les toits ensoleillés
L'azur et les sapins
Vendanges ta voix rieuse
Sous les treilles ardentes
Et ton corps tes baisers
Et les grappes les figues
Les guêpes dans la chambre
Où le désir brûlant
Mêlaient nos corps souples.*

Les vers d'Arsène Yergath n'ont aucune mollesse, mais parfois ils ont un abandon exquis. Il y a là une harmonie où se mêlent l'abstrait et le concret dans un mouvement où la vie s'immobilise soudain, comme captée aux heures les plus belles ou, du moins, à celles dont la fuite laisse le plus de nostalgie. J'aime cette poésie déjà mûre d'un poète encore jeune, bien que j'eusse préféré moins de monotonie et plus d'envol, moins d'insistance dans l'impression — et tout de même plus de rêve et des chants plus modulés.

Langage d'âme ingénieux, et hélas ! volontairement limité. Arsène Yergath n'ouvre pas son cœur à la nature, et c'est une erreur par quoi il court le risque de créer son propre poncif, chose vite insupportable.

Qu'il consente donc à ne plus être le centre de son univers mélodique et qu'il ne craigne pas, tout bêtement, d'écouter la voix du rossignol au clair de lune, ni le bruit du jet d'eau, ni le soupir de la vague, et qu'avec ses yeux de poète il regarde les matins triomphants, les crépuscules d'or et la flèche du soleil sur les champs alourdis de rosée — bref qu'il enrichisse sa gamme intérieure de notes nouvelles et de musique moins égoïste.

*A l'image des rêves
Qui peuplent ma maison
Je vois dans les reflets
Le frissonnant azur
Je te donne les ombres
où se cache la vie
Je te laisse les murs
Cette lampe et le feu
Et les paupières d'or
Qui seront décousues
Pour suivre de tes gestes
L'onduleux mouvement
Tu es douce parmi
les ombres et les choses
Et ton haleine trace
sur les vitres opaques
Le visage du Rêve.*

« Le poète est l'homme qui fait quelque chose de sa vie » a dit un poète. Mais il faut que cette vie ne soit pas faite d'une seule image, d'une seule vision ou d'une seule nostalgie. Car c'est trop restreindre l'imagination, c'est fixer trop de limites au cœur.

G. D.



LES NOUVELLES ACQUISITIONS DU MUSÉE D'ART MODERNE DU CAIRE

Le Musée d'Art Moderne offre par la diversité de ses nouvelles acquisitions un spectacle d'un grand intérêt. Les tendances opposées et multiples de la section de peinture des artistes égyptiens nous retient avec ses qualités propres par l'atmosphère vivante qui s'en dégage. L'intensité d'expression picturale est en effet rendue avec une grande richesse d'interprétation : soit par des jeux de coloris dont les teintes franches se heurtent, s'étalent en grande tache claires, ou se fondent subtilement, soit par une grande variété de factures, de plans, de perspectives, d'images populaires, soit par le trait vigoureux d'un dessin mordant, ou encore par une poésie intime de scènes d'intérieur, par des essais décoratifs, des peintures minutieusement traitées, un dépouillement de contours, des contrastes de noir et blanc, des ébauches humoristiques. Toutes ces recherches de voies nouvelles frappent par une manière ample, des notations justes, des arrangements composés avec une maîtrise inattendue au milieu d'un pêle mêle audacieux.

Habib Gorgui, dans « Assouan » nous révèle avec finesse l'ambiance dénudée d'un paysage désert lumineusement caressé par une traînée de lumière qui lui communique un apaisement doux.

Ayad Ragheb s'impose à nous par l'acuité du trait, des tons chauds rehaussant les croquis familiers qu'il évoque avec vigueur. « Les Pèlerins » d'*Ahmed El Minchawi*, sont intéressants par le mouvement, les couleurs définies accusant des plans successifs, un rythme qui ne faiblit pas. Les esquisses d'*Ahmed Abdallah* nous plaisent l'une par des tons pathétiques au tracé fort, l'autre par une composition tempérée. « Vers l'abattoir » de *Kamel Mohamed El Marsafi* est empreint d'un humour léger, le même que nous rencontrons sur les bas reliefs de scènes familiares de l'antiquité. *Mahmoud Bey Said* se met en évidence par une réelle puissance dramatique. Ses effets de clairs obscurs sont traversés par des tonalités sourdes particulièrement expressives. La « Tête » d'*Amina Sedky* d'une belle perfection de lignes a de l'éclat.

Mohamed Badawi peint dans une gamme de noir brun à peine éclairée le visage d'une négresse d'une sensualité enveloppée de « silence ». Il faudrait citer encore d'autres noms « *Mohamed Fawzi* » « *Amy Nimr* », « *Labib Tadros* » etc.



Parmi les artistes étrangers *Margot Veillon* procède directement sur le fond blanc par des hachures de pâtes aux tons neutres, des lignes brisées qui donnent bien l'impression du groupe. Les études d'« Assouan » de *Jean Briens*, ont un graphique simple, des nuances légères qui marquent un aspect différent du mystère attachant de la campagne égyptienne. Ferme, incisif, est *Bonello Peppo* dans son « Vieux Cimetière ». Quant à *Stoppelaere*, il possède une palette irisée d'un charme harmonieux. *Grégoire Méguerdichian*, a dans sa belle composition « Chat Couché » des alliages profonds de teintes sombres où le rouge vient apporter ses lueurs fulgurantes.



La sculpture soutient notre attention par des créations originales, une technique faite de simplicité et de naturel, un souffle large, des masses expressives, qui nous séduisent par des recherches dénotant un esprit d'observation aigüe, une palpitation du vrai, particulier dans le trait réaliste, et par ailleurs plein de grâce. D'une manière générale il ressort des pièces exposées une force et un jet d'inspiration hardie ; elles possèdent en outre des qualités plastiques remarquables, quelques unes même se réclament de cette supériorité indéniable qui émane

sans parti pris d'une œuvre d'art parfaite dans sa réalisation : je songe au « Vendeur Arabe » d'*Ibrahim Gaber*, d'une vigueur d'expression aussi précieuse que celle que l'on retrouve sur certaines statues antiques, et à la « Promenade » d'*Ahmed Osman* d'une taille solide et d'une vérité directe. « La Simple Villageoise » de *Tewfik Khadr* est enlevée avec sincérité et justesse de ton. *Mustapha Naguib* sculpte soit dans un esprit monumental soit avec délicatesse, mais toujours avec ardeur: « Bent El Baddad » et « Nu » deux belles sculptures. *Farag Mansour* modèle avec vivacité et dans la matière inerte en accentuant les formes et les proportions, ce qui donne à l'ensemble de ses bas reliefs un style attrayant qui ne manque pas d'allure. *Zaki Khalil*, *Mme Konechin Bahari*, *Hassan Talaat* manifestent beaucoup de sensibilité.



La céramique a aussi ses représentants de choix. « Le Vase en Grès » de *Mohsen Hamdi* est pétri avec un grand sens artistique dans une forme vaste aux dessins décoratifs de feuilles et de serpents. « Maternité » de *Hamed El Dar* a une grâce pensive et un abandon émouvant dans une extrême simplicité de lignes.



La salle des Maîtres étrangers nous inspire un recueillement que ceules inspirent les œuvres ayant atteint la maturité épanouie.

Claude Monet dans « Vetheuil » étale avec un rare bonheur les vibrations de la lumière avec ses mille nuances et les resonances infinies où domine une même couleur. C'est d'une matière subtile et dense, admirable registre d'impressions. Retenons la fraîcheur de coloris de *Monticelli* et le dessin si élégamment ferme de sa « Cour d'Amour ». La toile de *Jongkind* est du meilleur impressionnisme, s'attachant à ne retenir que des lignes synthétiques dont l'effet d'ensemble sera prolongé par une palette sourde. « La Pieta » de *Puvis de Chavannes* est d'une puissance concentrée : les couleurs lumineusement discrètes s'harmonisent en de grands accords. *Ribot* a su mettre dans les mains de son modèle un tel frémissement que cette réussite suffirait à donner à sa « Lecture » toute sa valeur. « Nature Morte » de *d'Osterlind* est un morceau de choix, le graphique en est dynamique et laisse deviner un grand rythme intérieur. Parmi les sculptures, le « Canard » de *Mme de Bayser Gratry* est saisissant de vérité.



Moukhtar, comme toujours, nous conquiert par la prodigalité, la verve et, par dessus tout, par la mesure

dans le trait vif. Il y a dans son ciseau un souci de perfectionnement, une technique souple et ample qui donne à ses créations un sentiment à la fois profond et délicat.

Chaque attitude des figures prises dans l'existence courante est captée dans ce qu'elle a d'essentiel et de sculpturalement significatif : en particulier *A la porte du Village*, *Reiour du Marché* sont animés de grâce finement sensuelle et en même temps d'indiscutable noblesse.

Voilà une collection qui contribuera à étendre le rayonnement des forces artistiques de l'Egypte.

ROLANDE NAJAR.

Compagnie Centrale d'Éclairage

par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

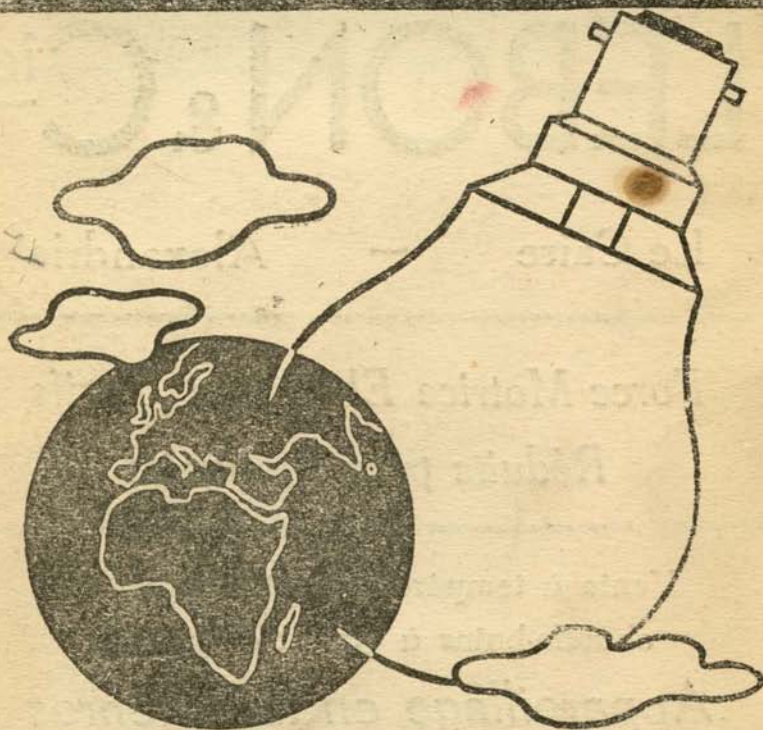
*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres
GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline

PHILIPS



éclaire MIEUX

consomme MOINS

dure LONGTEMPS

IMPR. « LA PATRIE », LE CAIRE.